

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MARGUERITE DE VALOIS

(SUITE)

Enfin le contrat de mariage est signé. Jeanne d'Albret parcourt les riches magasins de Paris, pour y faire les acquisitions que nécessite, dans de telles conjonctures, l'usage d'une cour fastueuse. Au milieu de ces préparatifs, on sait ce qui advient : cette princesse à l'œil clairvoyant, au cœur ferme, tombe tout à coup malade, — et meurt.

Pas une réflexion, pas un regret n'échappe à Marguerite sur cette fin imprévue, et qui parut à tant de gens pleine d'un redoutable mystère. Tout l'intérêt que provoque en elle un événement si étrange, et qui la touche de si près, se résume dans un incident frivole qu'elle prend la peine de nous dire. Accompagnée de quelques dames de la cour, elle visite la chambre funéraire où le corps de la reine de Navarre est exposé. La sombre et impressionnante poésie dont le culte catholique environne la dépouille du vivant d'hier est absente ; mais la mort seule n'est-elle pas un spectacle qui suffit d'ordinaire à nous émouvoir ? Parmi les dames, s'en trouvait une qui haïssait particulièrement l'illustre défunte. — Que vient-elle faire là ?

« Madame de Nevors... part de notre troupe, » et avec plusieurs belles, humbles et grandes » révérences, s'approche de son lit, et lui prenant » la main, la lui baise ; puis avec une grande » révérence, pleine de respect, se mit auprès de » nous. Nous qui savions leur haine..... »

Marguerite n'achève pas sa phrase, et nous laisse seulement deviner les sourires qui s'échangent devant cette couche mortuaire.

Un peu plus de deux mois après, le 17 août 1572, le jeune roi Henri de Navarre, quittant momentanément le deuil de sa mère, paré, comme les hommes se paraient alors, de satin et de pierres, se rend en grande pompe à la porte de Notre-Dame, escorté de tous les princes et de tous les grands du royaume, catholiques et protestants, pour y recevoir sans plaisir la belle main qui allait à regret tomber dans la sienne. Marguerite entre dans quelques détails sur l'extérieur de la cérémonie ; parle en passant de sa toilette de mariée :

« Moy habillée à la royale, avec la couronne, » et couët (plastron) d'hermine mouchetée qui se » met au-devant du corps, toute brillante des » pierreries de la Couronne, et le grand manteau » bleu, à quatre aunes de queue, porté par » quatre princesses. »

Des sentiments de son âme, elle n'en parle pas. Parmi les assistants, plus d'un regard curieux sans doute cherchait à les lire sur son visage ; ce visage immobile était celui d'une victime immolée sur l'autel de la Politique ; — et de quelle politique !

Si la joie manquait au cœur du jeune couple, l'allégresse officielle, en revanche, ne laissait rien à désirer. Les fêtes les plus magnifiques se suc-

cèdent durant plusieurs jours. Tout n'y respire que réconciliation et concorde. Enfin elles se terminent.

Soudain, le coup de pistolet tiré le soir même sur l'amiral de Coligny par un familier du duc de Guise, vient éveiller en sursaut les sombres défiances des protestants. Ils parlent haut à la Reine mère; pourtant, la colère éclatante du roi contre le duc de Guise les rassure. Ils restent à Paris, et continuent de hanter le Louvre.

C'est encore un point d'histoire controversé aujourd'hui que la part réelle de responsabilité imputable à Charles IX dans la résolution et la longue préparation de la Saint-Barthélemy. Marguerite nous le montre comme parfaitement sincère dans les sentiments de confiance et d'affection qu'il témoignait à l'amiral, ainsi qu'à plusieurs autres des principaux seigneurs réformés. Dans son récit, c'est l'action souveraine de Catherine que nous voyons conduire toutes choses, et peser sur les déterminations de son fils. Elle s'empare des paroles imprudentes des protestants, et incrimine leurs intentions secrètes.

« Par l'avis de M. de Guise et de mon frère le Roy de Pologne, qui depuis a esté Roy de France (le duc d'Anjou), il fut pris résolution de les prévenir; conseil de quoy le Roi Charles ne fut nullement.... et, à ce que je luy ay depuis ouï dire, il y eut beaucoup de peine à l'y faire consentir, et sans qu'on lui fit entendre qu'il y alloit de sa vie et de son Estat, il ne l'eust jamais fait.... »

« Le Roy Charles qui estoit très-prudent, et qui avoit esté toujours très-obéissant à la Reine ma mère, et prince très-catholique, voyant aussi de quoy il y alloit, prit soudain résolution de se joindre à la Reyne sa mère, et se conformer à sa volonté. »

C'est alors qu'il envoie chercher le duc de Guise, et lui donne carte blanche. Faible et emporté, il allait se plonger plus fougueusement qu'aucun autre dans cette orgie de meurtres où on l'entraînait; mais les fumées de la sanglante ivresse une fois dissipées, l'horreur le saisit, et il mourut de ses remords.

Des remords, Catherine de Médicis et Henri III n'en eurent pas.

Aux trames qui s'ourdissaient dans l'ombre au milieu des fêtes, Marguerite demeurait étrangère, et ne peut rien en dire. Également suspecte aux deux partis, — aux protestants, comme catholique; aux catholiques, comme femme du roi de Navarre, — elle était tenue à l'écart de leurs conciliabules. Cependant, elle sentait dans l'air planer de vagues terreurs.

Le 23 août au soir, une scène, qu'elle nous raconte, donne à cette impression une vivacité particulière.

« Estant au coucher de la Reyne ma mère, assise sur un coffre auprès de ma sœur de Lorraine que je voyois fort triste, la Reyne ma

« mère parlant à quelques-uns m'aperceut, et me dit que je m'en allasse coucher. Comme je faisois la révérence, ma sœur me prend par le bras et m'arreste, et se prenant fort à pleurer me dit : « Mon Dieu ! ma sœur, n'y allez pas. » La Reine ma mère s'en aperceut, et appelant ma sœur se courrouça fort à elle, et luy défendit de me rien dire. Ma sœur luy dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que, sans doute, s'ils descouvroient quelque chose, ils se vengeroient sur moy. La Reyne ma mère respond que s'il plaisoit à Dieu je n'aurois point de mal; mais quoy que ce fust, il falloit que j'lassasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose. Je voyois bien qu'ils se contesloient, et n'entendois pas leurs paroles. Elle me commanda encore rudement que je m'en allasse coucher. »

On avait beau être mariée, on avait beau porter titre de reine; on n'était là qu'une petite fille. Marguerite obéit et se retira.

Mais ne sentons-nous pas comme elle un frissonnement étrange, en sortant de cette chambre de Catherine de Médicis le 23 août au soir ?

« Ma sœur fondant en larmes me dit bonsoir, sans m'oser dire autre chose; et moy je m'en allay toute transie et esperdue; sans me pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre. Soudain que je fus dans mon cabinet, je me pris à prier Dieu qu'il luy plust me prendre en sa protection, et qu'il me gardast, sans sçavoir de quoy ni de qui. »

Ces émotions sont bien rendues, et le lecteur s'y associe malgré lui. De plus terribles attendaient encore la jeune reine de Navarre. Son mari la fait appeler; elle se rend auprès de lui, et le trouve au lit, entouré de quarante ou cinquante seigneurs huguenots, qu'elle ne connaissait pas. Toute la nuit s'écoule en propos menaçants de leur part sur l'attentat dont l'amiral vient d'être victime, la requête à présenter au roi pour qu'il soit fait justice de M. de Guise, et la ferme résolution, si cette justice leur est refusée, de se la faire eux-mêmes.

« Moy, j'avois toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvois dormir pour l'appréhension où elle m'avoit mise sans sçavoir de quoy. »

A la pointe du jour, le roi de Navarre se lève, et sort, suivi de tous les gentilshommes. Marguerite accablée de fatigue, et croyant tout danger passé avec la nuit, fait fermer sa chambre, et, sous la seule garde de sa nourrice, se livre enfin au sommeil.

Mais voilà qu'au bout d'une heure un bruit violent la réveille. Quelqu'un frappe précipitamment à sa porte des pieds et des mains. Navarre! Navarre! crie en même temps une voix épouvantée.

La nourrice croit que c'est le roi de Navarre qui revient, et court ouvrir la porte. Ce n'était pas le roi de Navarre.

« ... Ce fut un gentilhomme nommé M. de Tèjan, qui avoit un coup d'épée dans le coude, et un coup de hallebarde dans le bras, et estoit encore poursuivi de quatre archers qui entrent tous après luy dans ma chambre. Luy, se voulant garantir, se jeta dessus mon lit. Moy, sentant ces hommes qui me tenoient, je me jette à la ruelle, et luy après moy, me tenant toujours à travers du corps. Je ne connoissois pas cet homme... Nous criions tous deux, et estions aussi effrayés l'un que l'autre. Enfin, Dieu voulut que M. de Nangay, capitaine des gardes, y vint, qui me trouvant en cet estat là, ne se put tenir de rire. »

Rire en pleine Saint-Barthélemy étoit un acte d'étrange stoïcisme. Pardonnons toutefois à M. de Nangay, car il met fin à cette scène à la fois tragique et burlesque, en gourmandant les archers de leur « indiscretion ». Le mot est caractéristique. Il les fait sortir de la chambre, et donne la vie au malheureux huguenot.

« Lequel, » dit Marguerite, « je fis coucher et panser dans mon cabinet jusques à tant qu'il fust du tout guéry. »

Le sang du blessé avait inondé le lit et les vêtements de la reine. Tandis qu'elle changeait de linge, M. de Nangay lui raconte ce qui se passe.

« Et m'assura que le Roy mon mari estoit dans la chambre du Roy et qu'il n'auroit nul mal. Et me faisant jeter un manteau de nuit sur moy, il m'emmena dans la chambre de ma sœur, madame de Lorraine, où j'arrivay plus morte que vive; et entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes estoient toutes ouvertes, un gentilhomme nommé Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivoient, fut percé d'un coup de hallebarde à trois pas de moy. Je tombay de l'autre costé presque évanouie entre les bras de M. de Nangay, et je pensois que ce coup nous eust perçez tous deux. »

Ces indiscrets d'archers manquaient décidément de tout savoir-vivre pour venir ainsi assassiner les gens dans l'antichambre et sous les yeux des princesses.

« Estant quelque peu remise, j'entray en la petite chambre où couchoit ma sœur. Comme j'estois là, monsieur de Miossens, premier gentilhomme du Roy mon mari, et Armagnac, son premier valet de chambre, m'y vinrent trouver pour me prier de leur sauver la vie. Je m'allay jeter à genoux devant le Roy et la Reine, ma mère pour le leur demander; ce qu'enfin ils m'accordèrent. »

Dans les premières heures du jour, Marguerite avait sauvé trois vies humaines; elle pouvait être contente d'elle-même et n'avait pas perdu sa matinée. Si l'on en croit d'autres auteurs, il faudrait en ajouter une quatrième : celle de son mari, qui, d'après eux, ne fut épargné que sur ces instantes supplications. Marguerite ne laisse rien soupçonner de pareil; elle se borne au récit

que nous venons de rapporter presque en entier. Ce passage des Mémoires en est sans contredit le plus intéressant. Simplement et brièvement écrit, il emprunte de cette simplicité même un mérite de plus; on y sent palpiter la vérité et la vie. Avec l'auteur, la Saint-Barthélemy ne sort pas du Louvre; mais ce qu'elle y montre à nos yeux suffit pour nous étreindre le cœur, et nous faire juger de ses fureurs au dehors.

A partir de là, les intrigues de cour remplissent toutes les pages de Marguerite de Valois. Ces intrigues n'offrent d'intérêt que par les noms qui s'y trouvent engagés, et les traits de mœurs qu'elles font ressortir; mais à ce point de vue, elles valent encore la peine qu'on en poursuive l'étude.

Le roi de Navarre, arrêté dès le matin dans les appartements royaux, avait racheté sa vie au prix d'une feinte abjuration. Surveillé de près, il végétait misérablement dans cette cour dépravée, sans autre liberté que celle d'en partager les plaisirs; — liberté, du reste, dont il usait largement.

Divers événements se succèdent. Le duc d'Anjou, précédemment élu roi de Pologne, se résigne en gémissant, et après maints délais, à partir pour le pays lointain qui l'appelle. Son jeune frère d'Alençon, qui, jusqu'alors, était demeuré dans l'ombre, profite de la circonstance pour accaparer sur la scène politique une plus large place. Il y affecte un rôle de mécontent, qui le fait mettre à son tour en surveillance. Des complots se forment pour l'enlever, ainsi que le roi de Navarre, de leur prison dorée; ces complots sont éventés. La Môle et Coconnas, serviteurs du duc, portent leur tête sur l'échafaud. Les deux princes, transférés au château de Vincennes, s'y voient traités en criminels d'État.

« Les choses en vinrent à tels termes, » — dit Marguerite, — « que l'on députa des commissaires de la cour du Parlement, pour ouyr mon frère et le Roy mon mary, lequel n'ayant lors personne de conseil auprez de luy, me commanda de dresser par écrit ce qu'il avoit à répondre, afin que par ce qu'il diroit, il ne mist ni luy ni personne en peine. Dieu me fit la grâce de le dresser si bien, qu'il en demeura satisfait, et les commissaires étonnez de le voir si bien préparé. »

Ce mémoire justificatif fait honneur, en effet, au talent littéraire de la royale rédactrice. Il établit, en termes clairs, précis, en même temps que mesurés, tous les sujets de plainte que la Reine-mère fournissait chaque jour à son gendre. Marguerite aurait voulu faire plus encore. Admise à visiter les deux captifs qui lui tenaient de si près, elle proposait de prendre l'un ou l'autre, déguisé sous des habits de femmes, dans sa voiture, et de l'emmener ainsi, à ses risques et périls. Rien de plus aisé ni de plus tentant; mais lequel? L'expédient ne pouvait servir qu'une fois et à un seul. Avant que ce point ardemment

discuté entre eux fût réglé, un funèbre évènement vint mettre à néant toute procédure.

« Dieu me priva du Roy Charles, tout l'appuy et support de ma vie, un frère dont je n'avais regu que du bien, et qui en toutes les persécutions que mon frère d'Anjou m'avait faites à Angers, m'avait toujours assistée, advertie et conseillée. Bref, je perdis en luy tout ce que je pouvois perdre. »

Marguerite ne fait aucune allusion à l'agonie morale qui marqua, dit-on, les derniers jours du roi mourant; mais les regrets qu'elle donne à ce frère aîné, semblent profonds et sincères.

Quant à son frère d'Anjou, au moment de partir pour la Pologne, il avait fait pour se réconcilier avec elle, et « remettre, » — dit la vindicative princesse, — « notre amitié dans lamesme » perfection qu'elle avoit esté dans nos premiers ans, » quelques tentatives froidement accueillies. Il laissait derrière lui son favori Du Guast, sur qui Marguerite rejette la principale responsabilité des persécutions qu'elle vient de rappeler. Dès lors, continuant son œuvre, cet esprit pervers ne cesse d'attiser la discorde entre le frère et la sœur. On sait comment Henri III, quittant furtivement Varsovie, accourt prendre possession du trône de France. Catherine, accompagnée de toute la cour, se rend à Lyon, au-devant de ce fils bien-aimé. Après qu'ils ont échangé leurs mutuelles effusions de tendresse, Marguerite, voyant le roi s'approcher d'elle pour la saluer, est prise d'un tremblement de mauvais augure qui s'empare de tous ses membres. L'augure ne la trompait pas; mais elle ne néglige rien, il faut le dire, pour qu'il en soit ainsi. C'est désormais à qui des deux, du roi de France et de la reine de Navarre, suscitera le plus d'embarras et d'ennuis à l'autre.

En deuil de son frère Charles, en lutte ouverte avec son frère Henri, Marguerite reporte toutes ses affections sur son frère François, duc d'Alençon, dit maintenant *Monsieur*. C'est lui seul, dorénavant, qu'elle appellera de ce nom de frère. Contrairement à ce qu'on voit d'ordinaire dans les nombreuses familles, ce quatrième et dernier fils de Catherine de Médicis n'était pas le Benjamin de la sienne. Chétif et laid, il n'avait d'ailleurs aucune de ces hautes qualités d'intelligence et de cœur qui font oublier les imperfections corporelles. Sa sœur, cependant, le dépeint, en plus d'une occasion, comme un modèle de courage et d'honneur. Ils forment ensemble une ligue défensive, et même offensive, contre la mauvaise volonté du roi à leur égard. Marguerite s'applique à y associer son mari, mais sa tâche n'était pas toujours facile. Des jalousies et des rivalités, suscitées par de perfides agents féminins au service secret de la reine-mère, éloignaient l'un de l'autre les deux beaux-frères, et rompaient l'alliance qu'il lui fallait ensuite rajuster. Hélas! qu'eût dit Jeanne d'Albret, à voir

son fils plongé en plein dans cette fange de corruption qu'elle avait tant redoutée pour lui?

Le Roi, de son côté, sous l'inspiration de son favori, travaillait à miner les positions de l'ennemi. Il espionnait incessamment Marguerite, interprétait à mal ses démarches et ses actes, assure-t-elle, les plus innocents, n'oubliant rien pour la noircir aux yeux de la reine-mère et du roi de Navarre. Ce prince, sans l'aimer, voyait en elle un auxiliaire utile, faisait cas de ses conseils, et lui témoignait une certaine confiance. Les fausses accusations de Henri III le touchaient peu; lui-même en avertissait sa femme. A part quelques nuages et quelques refroidissements amenés par d'autres causes, la bonne harmonie régnait donc entre eux, sinon à titre d'époux, du moins à titre d'amis. Mais Du Guast, génie inventif, trouve enfin moyen de la troubler.

Parmi les dames de la reine de Navarre, il en était une, jadis attachée à sa sœur Elisabeth, et que pour cette raison elle affectionnait particulièrement. Henri III, sous un vain prétexte, presse impérieusement son beau-frère, de chasser du palais mademoiselle de Thorigny, et, après quelques vaines représentations, qui ne sont pas écoutées, le roi de Navarre est forcé d'obéir. Marguerite de Valois éplorée se voit enlever son amie. Elle fait retomber l'indignation dont son cœur est rempli sur le mari transformé en tyran qui lui impose ce dur sacrifice. A l'issue d'une scène violente, Henri de Bourbon et Marguerite de Valois rompent tout commerce ensemble. Ils ne se parlent plus, ils ne se regardent plus. Le but était atteint, la triple alliance détruite.

Cependant le duc d'Alençon, de même que le roi de Navarre, continuait d'essuyer à la cour les procédés les plus arbitraires et les plus humiliants. Il prend la résolution de s'y dérober. Un soir, enveloppé dans son manteau, il sort du Louvre sans être aperçu, trouve à la porte Saint-Honoré un carrosse qui l'attend; un peu plus loin, serviteurs et chevaux qui l'escortent, et s'éloigne de Paris au galop. Les catholiques mécontents, unis aux huguenots, lui formaient une armée toute prête à renouveler la guerre civile; il court se mettre à leur tête. Catholiques et huguenots lui étaient fort indifférents, mais non ses affaires personnelles, et surtout certaine question d'apanage dont il ne pouvoit obtenir le règlement à son profit. Marguerite ne représente pas ainsi les choses, mais nous les savons d'ailleurs. Avant de partir, le duc avait resserré ses liens d'amitié avec son beau-frère, et engagé affectueusement sa sœur, dans l'intérêt commun, à oublier les torts d'un mari, qui, disait-il, les regrettait. C'était demander beaucoup. Marguerite n'oubliait pas si facilement et si vite.

Henri III, furieux de voir l'oiseau captif échappé de sa cage, éclatait, devant la guerre qui lui était déclarée, en menaces terribles contre le fugitif. A quelque temps de là, on apprend un matin que

le roi de Navarre, à son tour, s'est éclipsé. Sous prétexte d'une partie de chasse autorisée par ses geôliers, il a gagné du pays. Il est à Saumur, il est à Nérac : le voilà chez lui. Et revenant sur une abjuration que la force seule lui avait arrachée, il déclare vouloir vivre et mourir dans le culte où sa mère l'a élevé.

La colère de Henri III est dès lors à son comble. Il ne peut en accabler les absents; il la tourne dans toute sa violence contre sa sœur, qu'il accuse d'avoir connu ces plans d'évasion, et d'en être complice. En ce qui concerne le duc d'Alençon, comme on l'a vu, il ne se trompait pas; mais quant à la disparition du roi de Navarre, Marguerite ignorait tout. Durant les apprêts et à la suite du départ de son frère, l'émotion et l'inquiétude qui l'agitaient avaient assez gravement altéré sa santé, sans que son mari daignât y prendre garde; il s'était éloigné sans qu'elle en sût rien et sans lui dire adieu. Ces façons d'agir offensantes la laissaient profondément ulcérée.

Comment s'était décidée et opérée cette seconde fugue; pourquoi elle n'avait pas eu lieu plus tôt: c'est ce que nous dira Aubigné. Nul ne pouvait mieux que lui en détailler toutes les circonstances, car nul ne pouvait se vanter d'y avoir eu autant de part.

Au bruit de l'événement, Marguerite toujours souffrante, mais curieuse d'en savoir davantage, se lève, et s'apprête à sortir pour aller aux informations. Survient la Reine-mère, qui l'arrête

» Ma fille, vous n'avez que faire de vous habiller. Ne vous fâchez point, je vous prie, de ce que j'ai à vous dire. Vous avez de l'entendement. Je m'assure que vous ne trouverez point étrange que le Roi se sente offensé contre votre frère et votre mari, et que sachant l'amitié qui est entre vous, croyant que vous sça-

» vriez leur parlement, il soit résolu de vous tenir » pour ostage de leur départ. Il sçayt combien » votre mari vous aime, et ne peut avoir un » meilleur gage de luy que vous. Pour cette » cause, il a commandé que l'on vous mist des » gardes pour vous empêcher de sortir de votre chambre. »

» Votre mari vous aime. » — Ces mots, dans la bouche de Catherine de Médicis, devaient avoir un accent légèrement ironique. Marguerite lui représente en vain l'état de ses relations avec ce mari, et l'ignorance où elle est restée de ses projets de départ.

» Elle me répond : Ce sont petites querelles » de mary à femme; mais on sçayt bien qu'avec » de douces lettres il vous regagnera le cœur, et » que s'il vous mande de l'aller trouver, vous y » irez; ce que le Roy mon fils ne veut pas. »

Catherine promet à sa fille de veiller à ce qu'il ne lui soit fait aucun mal, mais annonce en se retirant que ses visites seront rares, la nécessité de ménager le roi irrité l'exigeant ainsi. Quant aux autres visiteurs, il n'était nul besoin que des ordres rigoureux vinssent leur interdire la porte de la princesse disgraciée; ils n'éprouvaient pas la moindre tentation de la franchir. Notons pourtant avec Marguerite une exception.

» Le seul brave Crillon fut celui qui, mesprisant toute défense et toute défaveur, vint cinq ou six fois dans ma chambre, estonnant tellement les Cerbères que l'on avait mis à ma porte, qu'ils n'osèrent jamais le dire, ni luy refuser le passage. »

Certes, il fallait, pour agir de telle sorte, être le brave Crillon.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE ABREGÉE DES BEAUX-ARTS

PAR FÉLIX CLÉMENT (1)

Nous regrettons vivement que ce livre ne nous ait pas été connu au moment des étrennes; il est un des plus beaux que l'on pût recommander, un de ceux qui créent pour le donateur un souvenir durable. Richement et magnifiquement illustré,

écrit d'une plume habile, d'une plume impartiale, d'une plume chrétienne, il réunit toutes sortes de mérites qui ne sont pas toujours rassemblés.

M. Clément a tracé à grands traits l'histoire de l'Art depuis les débuts du monde jusqu'à nos jours, immense tableau, divisé avec méthode, exposé avec clarté et qui laisse dans l'esprit une impression nette de la naissance, des progrès, des ralentissements et des renaissances de ces arts qui sont, avec la poésie, l'honneur du genre humain, d'autant plus beaux qu'ils paraissent inutiles, d'autant plus admirables qu'ils ne des-

(1) Volume in-quarto, illustré de 150 gravures, chez Firmin Didot, 56, rue Jacob. — Prix : 20 francs.

vent pas la vile matière. L'auteur dit dans sa préface, en exposant le but de son travail :

« Je me suis attaché à ne rien dire que d'essentiel, ne voulant que contribuer à l'instruction du lecteur et lui faire aimer le beau dans l'art, sous des formes diverses, en cherchant son principe dans la beauté morale et dans l'équilibre des facultés. J'ai constaté son épanouissement ou sa ruine, en raison du respect plus ou moins observé des bonnes traditions, de l'état des mœurs, de la nature de l'éducation et des conditions plus ou moins favorables des formes sociales... je me suis placé dans une indépendance absolue vis-à-vis des idées admises et des anecdotes répétées dans les livres, me défiant un peu des jugements portés sur les artistes et leurs ouvrages, et cherchant la vérité dans les origines et dans la nature des choses à toutes les époques. »

L'auteur s'affranchit, en effet, des opinions reçues, lorsqu'elles lui semblent exagérées et fausses; il avoue, par exemple, que la sublime pensée de Michel-Ange eût paru plus grande si, à la chapelle Sixtine, il n'eût pas exagéré les efforts de musculature, et transformé en athlètes les saints et les anges; il avoue que Rembrandt n'avait d'autre science que celle du clair-obscur, et que ses figures sont généralement basses, hideuses, et sans analogie avec le sujet qu'il est censé traiter; il avoue que la première manière de Raphaël parlait à l'âme et à l'esprit plus que la seconde, et la franchise de ses opinions leur donne beaucoup de saveur.

Nos lectrices gagneront à lire cet excellent ouvrage, qui les instruira et les amusera, rapide et magnifique revue de l'art, depuis le temple de Salomon, les hypogées et les statues égyptiennes, l'art babylonien dont on a découvert de nos jours les précieux restes, les merveilles de sculpture et d'architecture de l'Ionie, jusqu'à nos cathédrales gothiques, que rien sur la terre n'a surpassé, et les tableaux merveilleux des écoles d'Italie, de France, d'Espagne et des Pays-Bas. Toutes ces merveilles du génie de l'homme sont décrites et analysées avec beaucoup de charme, et ce livre est de ceux que l'on relit plus d'une fois.

M. B.

LE LIS DE BRUGES

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈZE (1)

Deux nouvelles historiques sont renfermées dans ce volume; elles sont toutes deux intéressantes, écrites avec goût; on ne peut leur reprocher que d'appartenir à un genre un peu démodé, quoiqu'il soit fait pour tenter l'imagination et le talent d'une jeune personne. La seconde de ces

(1) Prix : 2 fr. — Chez Tequi, 6, rue de Mézières. Paris.

nouvelles se signale par un cachet dramatique accentué, et la couleur locale y est remarquablement bien rendue. Nous recommandons vivement aux jeunes filles cet aimable et pur volume.

M. B.

SOUS LES LILAS

Causeries littéraires dédiées aux jeunes filles

PAR MADAME BOURDON (1)

De nos jours, la jeunesse féminine redoute les longues lectures, moins peut-être par légèreté que par défaut de loisirs, puisqu'on exige d'elle la consécration de presque toutes les heures aux arts d'agrément. En face de cette erreur persistante, il est sage et utile de faire passer sous ses yeux les photographies des hommes et des choses; c'est ce qu'a fait madame Bourdon. On cause sous les lilas et, de ces causeries littéraires, ressortent des appréciations remarquables par leur justesse.

Génies ou talents apparaissent, non de grandeur naturelle, puisque l'espace manque, mais de la tête aux pieds, et pour ainsi dire enveloppés d'un manteau de citations propres à relever leur gloire.

Bossuet passe le premier, avec cette puissance qui lui permet d'être parfois inégal à lui-même, et ne laisse jamais faiblir sa pensée. Le *marche ! marche !* de l'aigle de Meaux vient témoigner de sa grandeur.

Le vieux Corneille passe après lui; on admire le grand tragique, on aime l'homme et sa simplicité. Viennent tour à tour ces figures d'autrefois, que l'on connaît sans doute, mais qui sont ici sous leur vrai jour. Racine, La Fontaine, madame de Sévigné, Vauvenargues, qu'on estime et qu'on plaint; Bernardin de Saint-Pierre, dont le génie charmant ne fait pas oublier au biographe son optimisme, tolérant jusqu'à l'excès; Lamartine, génie pur avant d'avoir vu l'Orient, fantasque au retour, dangereux comme utopiste. « Du passé de celui qui fut voyageur, tribun, homme d'état, le poète surtout demeurera. » L'auteur regrette dans Alfred de Vigny la note première, qui l'eût fait si grand; et pleure sur George Sand dont elle cite de délicieux passages, nés de ses souvenirs chrétiens, car l'auteur de *Mademoiselle de la Quintinie* et de *Consuelo* avait des souvenirs chrétiens. Madame Bourdon parle encore du talent multiple de Delphine Gay, madame de Girardin. Elle fait connaître madame Charles Reybaud, « une aimable femme qui a écrit tant de jolis livres ». Madame Élise Voizard, qui travaillait avec sa plume par dévouement pour son mari et son enfant, et dont la belle-fille fut

(1) Castermann, rue Bonaparte, 66, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

madame Amable Tastu. Le beau et viril caractère de madame Swetchine est étudié avec complaisance. On le voit, madame Bourdon retombe avec bonheur sur le génie vraiment chrétien ; c'est le diapason qui lui donne, à elle-même, la note de tous ses chants.

CONSEILS

PAR MADAME BOURDON

Un tout petit livre du même auteur, intitulé *Conseils*, est un microscopique traité de philosophie pratique qui ne fait pas peur, et qui, s'il

était connu, apprécié, goûté, modifierait sans secousse les tendances relâchées de notre époque, où des femmes, d'ailleurs bonnes et pieuses, se font illusion sur ce qui peut rendre à la société chrétienne sa force, sans lui faire perdre son charme. L'aimable philosophe touche toutes les questions féminines : toilette, esprit de famille, enfants, etc., etc. Elle dit, sans aucune rigidité, bon nombre de vérités grandes et petites ; fait sourire par quelques bons coups de pinceau, et donne, à chaque page, envie de devenir meilleure, et réellement *femme* dans la plus noble acception du mot (1).

(1) Castermann, rue Bonaparte, 66, Paris. — Prix 80 cent.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

On peut diviser les instruments à vent en deux classes : ceux à clavier, comme l'orgue ; et ceux à embouchure, comme la flûte. Les uns ont des soufflets et des réservoirs d'air (la cornemuse, dont la vessie est une sorte de soufflet, paraît être le rudiment de l'orgue) ; les autres sont directement insufflés par l'instrumentiste.

L'ORGUE

Le premier des instruments à vent, ou, pour mieux dire, le premier de tous les instruments, le plus important et le plus complet, c'est l'orgue. Son nom, venu du latin *organum*, signifie instrument en général, et cette large dénomination est bien celle qui convenait à l'instrument par excellence, le plus puissant, le plus grandiose, le plus imposant, et aujourd'hui, sans contredit, le plus varié de tous.

Les orgues primitives ont été hydrauliques ; le vent était poussé dans les tuyaux par la pression de l'eau. L'invention en était due à Ctésibius, célèbre mécanicien d'Alexandrie plus de cent ans avant Jésus-Christ.

L'orgue doit vraisemblablement sa naissance à la flûte de Pan, nommée *syrix* chez les Grecs, et composée de sept tuyaux de grandeur inégale ; le réservoir destiné à alimenter ces tuyaux aura été inspiré par la cornemuse. Quant à l'époque de son origine, il est difficile de la fixer, car il paraît avoir été connu en Orient dans les temps les plus reculés.

En Occident et particulièrement en France, c'est au VIII^e siècle que l'orgue fit son apparition : l'empereur de Constantinople, Constantin VI, en envoya un à Pépin, qui le fit placer dans l'église Saint-Corneille de Compiègne. Un autre orgue cité par les historiens est celui que Louis le Débonnaire fit établir dans son palais à Aix-la-Chapelle. — A Paris, c'est dans l'église Saint-Séverin que fut dressé le premier jeu d'orgues, sous le roi Jean. Il n'y en avait eu qu'un seul en France auparavant, c'est celui qui se trouvait dans l'abbaye de Fécamp dès le XII^e siècle.

L'usage des orgues s'était répandu en Allemagne et en Angleterre plus tôt qu'en France. Déjà, au X^e siècle, on cite un instrument considérable, à Winchester, d'autres disent dans l'abbaye de Westminster, qui avait quatre cents tuyaux, plusieurs claviers et vingt-six soufflets ; mais il paraît que les souffleries de cet orgue, si colossal pour l'époque, étaient bien grossières et bien imparfaites, car soixante-dix hommes parvenaient à peine à les mettre en jeu.

Le clavier des orgues du moyen âge était aussi très informe : les touches n'avaient guère moins de cinq à six pouces de large, et les soupapes étaient si dures qu'il fallait jouer à coups de poing.

C'est du XV^e siècle seulement que datent les constructions un peu importantes qui nous mènent par degrés vers les instruments perfectionnés que nous possédons aujourd'hui. La première

amélioration, la plus considérable de toutes, fut l'invention des *registres*, pièces de bois mobiles qui, se glissant dans le sommier où se fait la distribution du vent, interceptent à volonté telle ou telle série de tuyaux, et ne laissent résonner simultanément que telle ou telle qualité de sons. C'est grâce à l'invention des registres qu'on put établir, sur le même sommier, différents jeux, c'est-à-dire de nouvelles séries de tuyaux destinées à imiter divers instruments. Ces pièces de bois ont été appelées *registres*, du latin *regere*, régir, parce qu'elles donnent à l'organiste le moyen de régir, de gouverner le vent renfermé dans le sommier, et de l'introduire dans le nombre de tuyaux ou de jeux nécessaire à l'effet qu'il veut produire.

Pendant longtemps, la facture des orgues a été exercée par les corporations religieuses, surtout par les bénédictins. Ce n'est guère qu'à partir du XVIII^e siècle qu'on remarque des facteurs laïques, tels que Clicot, Joyeuse, Micot, Joseph Cavaillé, Cochu, Daléry, Lepine, Callinet et Jean-Pierre Cavaillé.

Mais c'est dans notre siècle que devaient être accomplis les plus grands progrès, en France, par Grenié, Erard et Cavaillé-Coll; en Allemagne, par Walker, Schultze et Topfer; en Danemark, par Marcussen et Reuter, et en Angleterre, par Flight et Robson, qui construisirent, comme objet de curiosité, ce géant des orgues sur lequel six organistes pouvaient jouer simultanément. C'était le Léviathan de la musique.

Le perfectionnement de la soufflerie et l'invention de l'appareil connu sous le nom de *levier pneumatique* firent une véritable révolution dans la facture des orgues : c'est à ce levier que l'organiste a dû de pouvoir jouer sans effort au lieu d'avoir à exécuter une manœuvre violente, physiquement pénible et toujours funeste à l'inspiration.

On le voit, il n'en est pas de l'orgue comme du violon : nul besoin de remonter en arrière pour trouver les plus fameux instruments ; le progrès a été toujours croissant, et les meilleures, les plus belles orgues sont les dernières construites. Le Stradivarius de l'orgue c'est M. Cavaillé-Coll, notre contemporain, dont les ancêtres, du reste, avaient déjà conquis leurs titres de noblesse.

De machine qu'il était au début, l'orgue est devenu un merveilleux instrument. Les proportions considérables qu'il a prises ne sont plus, comme autrefois, un obstacle à l'exécution : l'orgue des cathédrales est aussi docile sous les doigts de l'artiste que l'orgue de la plus modeste chapelle, et l'on fait jouer des instruments de trois à quatre mille tuyaux avec un ou deux souffleurs.

Parvenu à ce degré de perfection, l'orgue n'a conservé qu'un seul de ses anciens défauts, c'est d'être masculin au singulier et féminin au pluriel. Il serait très choquant d'entendre mais il ne

serait pas incorrect de dire : *l'orgue de Saint-Sulpice est un des plus belles que j'aie entendues*. Et pourtant l'Académie française vient de faire une nouvelle édition de son dictionnaire, et elle pouvait user de l'autorité qu'elle s'arroge pour revenir à ses anciens errements (1740, 3^e édition), en rendant le genre féminin aux deux nombres. L'Académie était tombée dans une bizzarrie sans excuse comme sans prétexte en donnant, au mépris de l'oreille et du bon sens, deux genres à un même mot (1762, 4^e édition); pourquoi n'a-t-elle pas saisi l'occasion qui se présentait de reconnaître son erreur? Il est permis, je pense, de dire de quarante hommes, même immortels, ce que J.-J. Rousseau disait d'un seul : « Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier. » L'aveu aurait d'autant moins coûté aux illustres de nos jours qu'ils auraient, non pas reconnu leurs torts, mais redressé ceux de leurs devanciers.

Si l'Académie avait profité du courant révolutionnaire de notre époque pour faire, du même coup, rentrer dans l'ordre et la règle les substantifs amour, délice et gens, elle eût certainement fait un bon emploi de son temps et de son autorité. Ce qu'elle a cru raisonnable, en vue d'améliorer sa nouvelle édition, c'est de supprimer l'un des *h* dans les mots *pht(h)isie* et *r(h)ythme*, sous le spécieux prétexte que cette lettre ne se prononce pas. Ces modifications sont tellement anti-étymologiques que, si j'osais, mes chères demoiselles, vous pousser à la révolte, je vous donnerais le conseil de garder vos anciennes habitudes. Se mettre à supprimer arbitrairement les lettres qui ne se prononcent pas, c'est s'acheminer vers l'orthographe naturelle; et, pour commencer, ce mot orthographe lui-même perdrait le premier de ses *h* sans que l'aréopage pût y trouver à redire, car cette lettre ne change rien à la prononciation.

Autrefois, pour ne pas dire jouer de l'orgue, on disait *organer*; ce verbe a disparu, mais il nous a laissé le substantif *organiste* : aujourd'hui, pour ne pas dire facteur d'orgue, on dit *organier*; le mot est nouveau, l'Académie le repousse, mais il n'est pas inutile, et correspond au mot *luthier*, facteur d'instruments à cordes. Vous aurez remarqué sans doute que la terminaison *iste* s'attribue à ceux qui jouent d'un instrument, et la terminaison *ier* à ceux qui le fabriquent.

L'orgue, dans le principe, soutenant la note sur laquelle avait lieu le repos, on donna le nom de *point d'orgue* en musique : 1^o à un signe qui indique un point d'arrêt, soit pour un trait, soit simplement pour suspendre la mesure; 2^o à un passage brillant placé sur un repos, à un trait de la partie chantante pendant lequel l'accompagnement est suspendu.

Par sa majesté autant que par sa puissance, l'orgue est surtout un instrument religieux; il

élève l'âme, et ses accents graves et mélodieux semblent porter la prière vers le ciel. Architectural par sa forme, chef-d'œuvre de l'esprit humain dans sa structure, sa masse imposante elle-même inspire le recueillement.

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes;
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.
L'ardent musicien qui sur tous à pleins bords
Verse la sympathie,
L'homme-esprit n'était plus dans l'orgue, vaste corps
Dont l'âme était partie.
La main n'était plus là, qui, vivante et jetant
Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant,
Plein de notes sonores.
L'orgue majestueux se taisait gravement
Dans la nef solitaire;
L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre!
La seule voix qui puisse avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies.

Victor Hugo.

Deux petits instruments procèdent de l'orgue : l'orgue de barbarie (corruption d'orgue de *Barbieri*, nom d'un fabricant de Modène) qui se compose d'un cylindre tournant au moyen d'une manivelle, et sur lequel quelques airs sont notés avec des pointes qui font mouvoir les touches d'un clavier; et la *serinette*, autre petit orgue à cylindre, diminutif de l'orgue de barbarie, qui sert, son nom l'indique, à l'éducation musicale des serins. — Au propre comme au figuré, *serin*, *seriner* et *seri-*

netter se prennent en mauvaise part; ce n'est pas sans raison : pour que l'art dépasse la nature, il faut autre chose qu'une machine et qu'une bête, il faut une âme. A cause de cela, je reste de l'avis du prince de Ligne, « j'aime mieux le chant de l'alouette que celui de l'oiseau le mieux appris. »

Quant à l'orgue *expressif* et à l'*harmonium* ils suppléent à l'orgue dans les chapelles, les petites églises ou les salons; mais ils ne sont pas des orgues, parce que les tuyaux sont remplacés par des anches libres qui répondent aux touches d'un clavier. Ce que Grenié voulait en créant le petit orgue de chambre, auquel il a donné le nom d'*orgue expressif*, c'est permettre à l'exécutant d'augmenter ou de diminuer à volonté et graduellement l'intensité du son. L'*harmonium*, construit d'après le même système, a été perfectionné en France par M. Debain, MM. Alexandre père et fils, et surtout par M. Mustel, inventeur du mécanisme de la *double expression*, et l'un des plus habiles et des plus consciencieux artistes de la facture des harmoniums.

S'il est inutile de vous dire que *harmonium* vient de harmonie, je puis au moins ajouter que le latin *harmonia* signifie, au propre, arrangement, ajustement, accord de plusieurs parties qui forment un tout.

Un instrument qui tient aussi son nom de l'harmonie, de l'accord, c'est l'accordéon; il se rattache à l'orgue *expressif* par ses soufflets et ses anches libres. Cet instrument, qui date de 1830, a été dans toutes les mains pendant une dizaine d'années : aujourd'hui, il est complètement démodé; les aveugles eux-mêmes n'en jouent plus.

CHARLES ROZAN.

(La suite au prochain numéro)

UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE)

IV

LA FAMILLE DU DOUANIER

Rien de plus modeste que la maison du brigadier de douane Thory, vraie maison normande, avec de grandes poutres apparentes sur sa façade, qui soutiennent l'édifice contre les vents de mer; rien de plus vulgaire que le mobilier composé du strict nécessaire pour une famille nombreuse; rien de moins ressemblant au charmant hôtel de madame du Hautot; seulement, de cette pauvre maison,

le regard plongeait sur l'Océan immense, et dans un assez grand jardin, abrité contre le vent et le sable par une forte haie, croissaient, en compagnie des humbles légumes, ces belles fleurs dont le sol normand est prodigue. Lucie eut un sentiment de plaisir en revoyant son logis, quoiqu'elle ne l'eût quitté que l'avant-veille; elle y revenait avec des pensées si riantes! elle s'assit avec autant de joie que d'appétit à la grande table de sept couverts — sept couverts! sept bouches que le traitement du brigadier avait sobrement et suffisamment alimentées! Annette, la sœur cadette

de Lucie, la ménagère, le bras droit de sa mère, avait préparé un souper exquis : — un pot-au-feu, des pigeons en compote, des choux verts à la crème, des crabes pêchés par les garçons et une tarte aux amandes ; elle prévoyait le triomphe le cidre de l'année écumait dans un pot de faïence, des bouquets de roses mousseuses ornaient la table, et ils étaient moins frais que les gais visages des quatre enfants, Annette, Honorine, Joseph et Benjamin, seule richesse de la famille, couronne d'oliviers ornant la maison paternelle. Lucie n'avait pas la trop éclatante fraîcheur de ces visages épanouis ; l'étude l'avait pâlie, elle ressemblait à un camélia rosé au milieu d'une touffe de roses, et quoique ses traits n'eussent pas les courbes allongées et fières des anciennes races, elle était très jolie et très séduisante ; ses grands yeux bruns rayonnaient d'intelligence, des cheveux noirs et superbes formaient une couronne à sa jeune tête ; elle avait de la grâce sans apprêt et de l'assurance sans hardiesse. En ce moment, ses parents, ses frères, ses sœurs la couvaient des yeux : elle venait de conquérir la situation qu'on ambitionnait pour elle depuis son enfance, depuis que, toute petite fille, elle brillait à l'école, des Sœurs, qu'elle récitait les compliments au curé à la Saint-Pierre, et qu'elle remplissait le premier rôle dans les dialogues ou les comédies le jour de la distribution des prix ; elle avait répondu à l'attente de son père et de sa mère, qui, plaçant leurs espérances sur sa tête, avaient fait tant de dures économies pour payer sa pension chez les Bénédictines de Bayeux ; elle avait conquis ce titre qui devait lui permettre de rendre un jour ce qu'elle avait reçu, et d'aider son vieux père, sa mère, éprouvés par les fatigues et la pauvreté, à élever, à lancer dans la vie ces quatre enfants, un peu immolés jusqu'alors à l'ainée. En Angleterre ce titre d'ainée représente le nom, la fortune, un siège au parlement ; ici il imposait de nobles devoirs et des obligations vraiment saintes. Tous comptaient sur l'ainée, favorisée par l'intelligence, favorisée par l'éducation, et tant aimée, qu'elle devait être en fonds d'affection pour épancher son dévouement sur les autres.

Elle le savait et elle se proposait, la bonne destinée aidant, à ne pas tromper ces tendres espérances : elle faisait de charmants châteaux où elle voyait son père, débarrassé du harnais, paisible dans sa petite maison, lisant des voyages, et sa mère, tranquille et satisfaite, cultivant des fleurs, occupée de son ménage, n'ayant plus de privations à craindre ni pour elle, ni pour les siens ; Annette à ses côtés, l'aidant de son mieux, en attendant un heureux mariage ; Joseph, embarqué au long cours, et se disposant à son tour à devenir capitaine de quelque joli brick ; Benjamin, dans la douane ; mais avec un meilleur avenir que son père ; Honorine, pensionnaire à son tour aux Bénédictines, et elle, Lucie, l'auteur de tous ces biens, où était-elle, qu'était-elle ? Dans quel éther bleu

bâtissait-elle son château, et qui aurait pu énumérer les rêves qui trottaient dans cette tête, tour à tour si animée et si songeuse ?

Au gai souper succéda une nuit paisible, puis, des jours calmes, pendant lesquels la savante Lucie redevint enfant : elle courut sur la grève avec ses frères, elle chassa aux crabes avec eux, elle aida sa mère à la lessive et elle préluda à ses devoirs futurs en donnant des leçons à ses sœurs ; mais tous les matins, le facteur avait le privilège d'éveiller en elle une forte émotion : elle croyait que, de sa boîte noire, l'avenir allait surgir : tous les maux, tous les biens ne sortent-ils pas de cette boîte qui porte tant de secrets, tant d'amour, tant de haine, tant de joie et tant de deuils !... Il passait, rien ne venait, madame du Hautot n'écrivait pas, Lucie avait des moments de découragement, et sa mère disait déjà :

« Peut-être faudrait-il écrire à cette bonne dame et lui rappeler !... »

Il ne fut pas nécessaire de rappeler le service promis, chose toujours fâcheuse ; un beau soir du mois de juillet, le facteur s'arrêta, il tira une jolie lettre de la boîte, et il dit au brigadier :

« C'est pour madame ! »

Le brigadier et ses garçons admirèrent la forme extérieure de la lettre, la belle et rapide écriture, le beau papier mat, le cachet rouge qui portait les figures mystérieuses du blason ; on la porta avec grand respect à madame Thory, qui l'ouvrit avec crainte et tremblement ; elle portait :

« Chère Madame,

« Je crois avoir trouvé un poste qui convient
» à votre chère enfant, et auquel elle conviendra.
» Une de mes amies, qui l'a vue chez moi le jour
» où vous avez bien voulu me faire visite, s'est
» agréablement souvenue d'elle, et lui propose
» d'entrer comme institutrice chez madame d'Hi-
» vray, pour y élever une enfant âgée de dix ans.
» Rien de plus honorable que madame d'Hivray,
» dont le nom et la situation me sont bien con-
» nus : elle est veuve, elle a une fille mariée, un
» fils qui passe une partie de l'année en voyage
» ou à Paris, et enfin, cette dernière enfant dont
» elle ne veut pas se séparer. Cette dame habite
» la campagne au-dessus de Rouen, toute l'an-
» née. Elle vit dans une très large aisance, et
» mademoiselle Lucie, très bien traitée, et bien-
» tôt sans doute vivement appréciée, aurait
» 2,000 fr. d'appointements. Je puis vous assurer
» que ces conditions sont excellentes.

» Veuillez m'écrire un mot, et me croire, chère
» madame, bien à vous.

» DU HAUTOT. »

Caen, 3 juillet 186...

« Deux mille francs ! s'écria madame Thory !
C'est la bonne Providence qui nous a mis sur le
chemin de cette dame ! Tu acceptes, dis, Lucie ?

— Si j'accepte ! s'écria Lucie, rouge d'orgueil

et de joie ! Ah ! papa, ah ! maman, que je suis donc contente pour vous ! »

Quelques jours auparavant, l'amie de madame du Hautot avait écrit à madame d'Hivray :

« Chère amie,

» Je crois avoir rencontré ce que vous cherchez
» pour votre aimable Berthe : j'ai vu chez ma-
» dame du Hautot, que vous connaissez, une de
» ses protégées, une jeune fille qui sortait ra-
» dieuse des examens, et qui avait dans sa poche
» le diplôme supérieur. Rien ne lui manquait,
» sauf la place où ce diplôme pourrait être utilisé ;
» il me semble qu'il trouvera son emploi auprès
» de Berthe : la jeune fille paraît très intelligente,
» elle est jolie, mais sans distinction, elle semble
» bonne, elle plaira à votre fille (je n'aime pas les
» vieux et laids visages auprès des enfants), elle
» animera un peu votre intérieur, surtout pen-
» dant ces longs jours d'hiver, lorsque madame
» Edmée est à Rouen, et que votre Amaury fait
» ses caravanes à Paris.

» Je me suis entourée de renseignements, tous
» sont excellents. Bonne famille, braves gens qui
» se sont sacrifiés pour faire instruire leur fille ;
» elle a largement profité de leurs soins, et ses
» anciennes maîtresses, les dames Benedictines,
» la déclarent tout à fait propre à l'enseignement.
» Qu'en dites-vous ? Un mot de réponse, et tou-
» jours à vous, chère amie. Mille amitiés à vos
» enfants,

» HENRIETTE DE MAZARE. »

Caen, 30 juin 186...

Elle avait reçu un télégramme : « J'accepte et
» merci. 2,000 francs d'appointements. Entrée en
» fonctions le 1^{er} août. Amitiés.

» D'HIVRAY. »

C'est ainsi que Lucie devint institutrice de la
petite Berthe.

V

AU CHATEAU

Elle entra dans sa nouvelle carrière sans crainte
et sans trouble, car elle se sentait fort au niveau
de la situation qu'elle avait acceptée ; elle n'était
pas au nombre de ces malheureuses filles qui se
voient obligées d'apprendre la nuit ce qu'elles
devront enseigner le lendemain ; ferrée sur la
grammaire et l'histoire, armée en guerre sur
toutes les branches des sciences permises aux
femmes, elle ne craignait ni les questions indis-
crètes de son élève, ni les conversations péril-
leuses où l'ignorance et l'incapacité se décèlent
trop vite ; les difficultés, si ardues souvent, de
l'éducation ne l'inquiétaient guère, elle était là
pour instruire et non pour élever, ce qui lui sem-
blait la charge et le devoir de la mère, et munie
de son bagage pédagogique, pleine de santé, de

bonne humeur et d'espérance, Lucie quitta, le
cœur léger, la maison paternelle et arriva au
beau château d'Hivray-Saint-Ouen, où elle fut
reçue par la châtelaine avec beaucoup d'égards
et une bienveillance qui promettait de l'amitié.
Berthe, enfant fort aimable, la regarda, la trouva
jolie, lui sauta au cou, et, entrant en grande con-
fiance, elle lui montra sans délai ses trésors,
son petit jardin enclos dans le parc immense,
ses chèvres, sa petite chienne Lionne, sa chambre
élégante et riante, remplie de recherche et d'i-
nutilités dont Lucie ignorait et l'existence et le
besoin ; puis, elle lui ouvrit la chambre de l'in-
stitutrice, spacieuse, commode, arrangée avec
goût et qui apparut à Lucie comme le péristyle
d'une vie nouvelle.

Elle s'était formé une idée juste de ses devoirs
d'institutrice, dans le cadre étroit où elle les
renfermait ; elle avait bien prévu les leçons,
les récréations, les promenades, les relations avec
la famille, les occasions où pourrait s'exercer sa
patience, celles où elle pourrait montrer un ca-
ractère obligeant et facile ; mais ce qu'elle n'avait
pas prévu, c'était l'impression étrange, profonde
que lui feraient les conditions matérielles de sa
position. Lucie n'avait connu jusqu'alors qu'une
situation où le superflu ne trouvait jamais sa
place. Sa bonne mère, à force de travail, d'ingé-
niosité et de privations personnelles, parvenait à
donner le nécessaire à sa chère couvée, elle ar-
rivait chaque année à résoudre ce problème ardu :
vivre et ne pas faire de dettes, mais aucune
inutilité ne parvenait à se glisser dans l'équilibre
du maigre budget : les enfants avaient joué avec
les coquillages de la mer et les fleurs du jardin,
jouets et parures que Dieu prodigue à toutes ses
créatures.

Ni les parfums, ni les rayons,
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Et si Lucie n'avait pas connu les haillons (sa
mère en serait morte de honte), elle ne se dou-
tait pas non plus de ce que peut être le luxe
assis, tranquille, mêlé à tous les accidents de la
vie. Elle le connut au château d'Hivray, elle
l'admira, elle en prit vite la molle et douce habi-
tude, l'âme se plie si promptement au bonheur,
le corps se plie si vite au bien-être, et elle envi-
sagea ses jours passés, la petite maison du dou-
nais, l'humble mobilier, les maigres repas, le
travail continu, les sobres plaisirs, à peu près
comme les bienheureux, dans la gloire, envisa-
gent le séjour de leur mortalité, en se disant :
— Je n'y reviendrais pas volontiers !

Elle écrivait en ces termes à sa mère :

« Tu es trop bonne, chère maman, de t'inquiéter
» si fort de ta fille aînée, et d'en perdre le som-
» meil, au point que tu entends toute la nuit le
» grondement de la mer, qui te berçait jadis et
» te faisait dormir ; rassure-toi donc, chère ma-

» man, je suis on ne peut mieux, je suis contente
 » à tous les points de vue, et ce que je crains
 » parfois, c'est de ne pas contenter et de devoir
 » quitter une situation où je me trouve heureuse.
 » Madame d'Hivray est pleine d'égards pour moi,
 » elle semble satisfaite, et, dernièrement, elle
 » m'a félicitée des progrès de Berthe, ce qui m'a
 » fait grand plaisir, car madame d'Hivray est
 » bonne, mais un peu haute, un peu fière; elle
 » ne s'humanise pas tous les jours. Sa fille, ma-
 » dame de Fréville, est fière comme elle et moins
 » bonne; elle me gêne un peu, car elle m'observe
 » toujours, et ses grands yeux bleus ne sont pas
 » commodes. Je connais peu M. Amaury; il est
 » parti pour Paris le surlendemain de mon ar-
 » rivée au château. Ma petite Berthe est ravi-
 » sante, aimable, simple, obéissante, elle m'aime
 » beaucoup et me caresse comme le ferait Ho-
 » norine. Ah! que je pense souvent à Honorine,
 » lorsque je vois tous les jouets de Berthe, tout
 » ce qu'on a rassemblé pour l'amuser! Et nous,
 » qui n'avions que des galets pour jouer au mé-
 » nage! Il est vrai que nous nous divertissions
 » tout de même. Mais, figure-toi, Honorine et
 » toi-même, Annette, une jolie chambre qui ne
 » sert qu'aux poupées de Berthe; elle en a une
 » légion, et elle les dispose de toutes les manières.
 » Voilà le cordon-bleu remuant des casseroles
 » dans sa cuisine, et le cocher en livrée, couché
 » par terre, une bouteille près de lui; voilà une
 » poupée à son piano (un vrai petit piano!), une
 » autre qui reçoit des visites, une autre couchée
 » sur un lit de repos, elle a la migraine; un pa-
 » nier et ses poneys sont conduits par une poupée
 » qui a l'air fort téméraire; enfin, je n'en finis-
 » pas si je décrivais ces trousseaux, ces mobi-
 » liers, ces équipages en miniature qui sont, vus
 » par le petit bout de la lorgnette, tout ce qu'on
 » voit au château. Quelle richesse et quelle vie
 » grande et calme!

» Mon Dieu! maman, qu'on est donc heureux de
 » vivre sans ennuis d'argent, sans ombre d'in-
 » quiétude, chaque jour amenant le même bien-
 » être, chaque saison amenant des somptuosités
 » nouvelles et des recherches dont nous n'avons
 » aucune idée... Quelle différence dans les condi-
 » tions, et ma pauvre chère maman qui travaille
 » tant, mon bon père, ne mériteraient-ils pas, au
 » moins dans leurs vieux jours, ce repos délicieux
 » qui environne les gens riches? Et ils se plai-
 » gnent encore!

» Il y a ici une jeune fille de mon âge, made-
 » moiselle Valentine, nièce de madame d'Hivray :
 » elle habite chez son tuteur, mais elle passe la
 » moitié de l'année au château : on dit qu'elle
 » doit épouser M. Amaury. Elle est très polie pour
 » moi, mais je n'éprouve pas une vive sympathie
 » pour elle, et comme elle m'a offert un petit pré-
 » sent, un joli nécessaire de poche, je lui ai brodé
 » aussitôt une belle pelote, pour m'acquitter; je
 » ne voulais pas être en reste.

» Adieu, ma chère bonne maman; je vous
 » adresse 200 francs, je ne puis faire mieux, j'ai
 » eu besoin d'une robe d'hiver et d'une paire
 » de bottines. Madame de Fréville avait regardé
 » un jour d'un air moqueur mes grosses chaus-
 » sures fabriquées par Tranquille, c'était son
 » chef-d'œuvre cependant! J'espère que vous ne
 » me désapprouverez pas : le trimestre prochain,
 » je ferai mieux.

» J'embrasse mon cher bon père et ma bonne
 » maman de tout mon cœur, et je fais les meil-
 » leurs amitiés à mes frères et à mes sœurs.

» Votre fille respectueuse,

» LUCIE THORY. »

Au château d'Ivray (St-Ouen), décembre 18...

L'ensorcellement des richesses avait agi sur
 Lucie : on peut, et les exemples abondent, porter
 la fortune avec grandeur et simplicité; mais il est
 difficile de vivre à côté d'elle, et il faut une âme
 très humble et très fière, très élevée et très déga-
 gée pour ne pas envier ces avantages matériels,
 visibles et sensibles à chaque heure et à chaque
 événement. Or, Lucie ne planait pas au-dessus
 de la sphère où se pèsent les jouissances de la
 vie; elle appréciait fort, depuis qu'elle les con-
 naissait, le grand bien-être, la sécurité, le faste
 des équipages, le luxe des parures, et cet orgueil
 de la vie qu'elle devinait chez les possesseurs de
 richesses et qui aurait trouvé si vite un écho dans
 son propre cœur : la position qu'elle occupait,
 intermédiaire entre la domesticité et l'indépen-
 dance, éveillait en elle tous les mauvais instincts
 de la susceptibilité et de l'envie. Elle se trouvait,
 par une instruction assez complète et un esprit
 vif, fort supérieure à madame de Fréville et à
 Valentine, elle les jugeait avec tout le dédain que
 son amour-propre pouvait lui inspirer, et en
 voyant la distance que le jugement du monde
 établissait entre elle, la petite institutrice, et ces
 deux femmes, si bien nées, si haut placées, une
 violente jalousie bouillonnait dans son âme : un
 oubli, un léger manque d'égards l'agitaient pro-
 fondément, et le délire qui fait les révolutions,
 la soif des plaisirs et la haine de ceux qui en jouis-
 sent, s'allumait sous ce front blanc, et brûlait ce
 pauvre petit cœur. Bientôt la légèreté de l'âge,
 une certaine bonté naturelle, un peu de raison
 calmaient sa fièvre, elle redevenait aimable et
 souriante, elle jouait avec Berthe, elle causait
 agréablement avec madame d'Hivray; mais le
 dangereux foyer n'était pas tout à fait refroidi,
 les cendres se rallumaient trop vite, et le fond de
 la pensée se trahissait, même dans une innocente
 lettre à sa mère.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

HERMINE

I

Le soleil était haut à l'horizon, et ses clartés chaudes ruisselaient comme une pluie d'or sur les vieilles maisons du petit port de Roscoff.

En hiver, sous un ciel terne et plombé, ces maisons semblent tristes et sombres dans leur uniforme vêtement de pierre grise ; mais par cette belle journée de septembre, elles se détachaient heureusement sur le ciel bleu foncé, et, rajeunies, presque pimpantes, elles paraissaient écraser de leurs masses solides les rares chalets modernes éparpillés çà et là pour l'usage des étrangers.

Il y avait peu de monde dans les rues ; tout le mouvement se concentrait sur la grève et sur le port, où des marins anglais chargeaient une cargaison de légumes. La scène était vraiment pittoresque ; les hommes du pays, grands, robustes, aux traits agréables et aux épais favoris blonds, échangeaient de joyeux propos avec les marins dont ils parlaient aisément la langue ; des groupes d'oisifs, accoudés sur le parapet de la jetée, regardaient alternativement le chargement des navires, le mouvement des charrettes et les gracieux bateaux qui sillonnaient les vagues, tandis que la mer, montant rapidement, venait déferler à peu de distance des jardins qui bordent la grève d'une ceinture verdoyante.

Assis sur le parapet, deux jeunes gens promenaient leurs lorgnettes de côté et d'autre, échangeant de rapides réflexions. Le plus âgé était vêtu avec une simplicité étudiée qui s'harmonisait mal avec le site un peu rude qui l'entourait. Son léger paletot blanc, sa cravate de couleur claire, ses fines chaussures et jusqu'à son ombrelle en toile écrue, au manche élégant, semblaient peu faits pour ces rochers sauvages et même pour les rues étroites de cette petite ville, alors moins fréquentée qu'aujourd'hui. Brun, assez laid, mais doué de traits singulièrement énergiques, il offrait un contraste absolu avec son compagnon, qui, à peine âgé de vingt ans, semblait avoir gardé l'insouciance propre à la période qui venait à peine de se clore pour lui. Cette insouciance se révélait par l'absence totale de prétentions et de recherche dans sa toilette et même dans l'arrangement de sa chevelure. Des cheveux

bouclés, d'un châtain soyeux, et un peu longs, s'échappaient sans art de dessous un vieux chapeau de paille tel qu'en portent les habitants du pays et une blouse en toile grise, ouverte sur la poitrine, recouvrait un vêtement légèrement usé et étroit. Mais en dépit de ce costume peu avantageux, il était impossible de se méprendre sur sa condition sociale. Des manières vives et aisées, un port de tête gracieux et hautain à la fois, des traits empreints d'une distinction incontestable, enfin, la petitesse de son pied et la finesse de ses poignets trahissaient au premier coup d'œil une origine au-dessus du vulgaire.

Tandis que son compagnon suivait de préférence le mouvement du port et les évolutions d'un groupe de dames qui venaient d'apparaître sur la plage, il regardait la mer et les effets de soleil sur les eaux. Des masses de rochers et d'îlots surgissaient de toutes parts, des traces noires et des remous impétueux attestaient la présence de nombreux écueils, les grèves de l'île de Batz étincelaient au soleil, et à l'horizon, tranchant sur la couleur azurée des flots, une ligne d'écume neigeuse se brisait et se reformait sans cesse. Des voiles rouges ou blanches glissaient avec rapidité au milieu des roches, et ajoutaient une touche pittoresque et vivante à ce paysage grandiose, mais sévère.

« Ah ! voici cette jolie anglaise qui a de si beaux yeux candides et qui absorbe tant de tranches de *beefsteak* ! Sur l'honneur, je regrette d'avoir oublié la langue « des oiseaux » (ô rossignols, ne protestez-vous pas !...) quand, dans ce misérable village, chaque enfant parle à peu près l'anglais, et que les plus horribles boutiques se parent d'un *English spoken* très véridique... »

Le jeune homme à la blouse grise n'avait pas semblé entendre ces paroles. En ce moment, il tournait le dos à son ami, et ses yeux erraient sur les rochers de la plage. Tout à coup, il fit un brusque mouvement, tira de sa poche un large portefeuille, et commença à dessiner avec ardeur.

« Eh ! allez-vous croquer l'Anglaise ? Vous n'êtes pas à votre aise, ainsi juché sur ce parapet... Elle ne demanderait pas mieux que de poser à l'hôtel ; elle est délicieusement coquette, et quoique nous ne nous entendions guère, nous

avons commencé une *flirtation* en règle... Mais que faites-vous donc?... Ce n'est pas miss Julia... »

Le jeune homme poussa un frais éclat de rire, sans cesser de dessiner.

« Non, sans doute ! Si j'avais besoin de ce teint de roses, de ce sourire perpétuel et de ces yeux d'émail, j'achèterais le premier keepsake venu, et j'y trouverais vingt éditions de votre langoureuse Anglaise au robuste appétit... Non, mon cher, j'ai trouvé mieux... Voyez-vous cette petite fille, debout sur le rocher, là, au-dessous de nous ?

— Cela !... Mais elle est absolument laide !

— Vous vous trompez... Je voudrais qu'elle s'abstînt de bouger... Heureusement elle semble extraordinairement tranquille... Et, quoique le soleil soit brûlant, je désirerais — oui, Gaston, les artistes sont féroces ! — je désirerais qu'elle ne remit pas son chapeau, et qu'elle restât ainsi, — en plein soleil, c'est vrai, — mais en pleine lumière... »

Gaston rit bruyamment, et l'enfant leva aussitôt la tête.

C'était une petite fille de dix à douze ans. Elle était vêtue de noir, sans recherche et même sans goût ; une sorte de fourreau accusait sa maigreur et faisait ressortir la pâleur douce et uniforme de son visage. L'intérêt soudain qu'elle avait inspiré au jeune artiste ne tenait certes point à la beauté : elle n'en possédait point ; ses traits étaient effacés, son teint sans éclat, sa bouche un peu trop grave pour une si jeune créature, et ses cheveux d'une nuance blonde sans reflets, coupés courts comme ceux d'un garçon. Toutefois, il y avait dans sa pose et dans l'émotion contenue mais évidente de sa physionomie prématurément sérieuse, quelque chose de méditatif et de profond qui ne devait point échapper à un observateur exercé. Quand elle leva son regard vers les deux amis, Gaston murmura.

« Mon cher Henry, je vous accorde qu'elle a de beaux yeux, mais je ne puis la trouver jolie. »

Henry haussa les épaules et continua son ébauche. Mais la petite fille se voyait maintenant observée. Le sentiment ou la sensation de la solitude avait disparu pour elle, et, rappelée à la réalité, elle remit son chapeau qui avait glissé à quelques pas d'elle, et reprit lentement le chemin de la ville.

« La ! vous me gâchez l'inspiration et vous faites fuir mon modèle ! s'écria brusquement Henry, suivant des yeux l'enfant qui s'éloignait. Elle était si bien posée !... Votre sot éclat de rire m'a effarouchée ! »

Gaston rit de nouveau.

« Allons, enfant, ne vous fâchez pas. Vous n'avez pas perdu grand-chose, votre imagination prêtait à cette petite un charme parfaitement illusoire... Qu'en vouliez-vous faire ? Je croyais que vous haïssez l'école réaliste, et par conséquent la laideur dans l'art.

— Vous ne me comprendrez jamais ! répliqua Henry avec pétulance. Vous n'avez pas un tempérament d'artiste, Gaston ; sachez que nous autres, nous sommes doués d'une sorte de seconde vue... Non seulement nous avons, comme le vulgaire, le sens de la beauté physique, mais nous découvrons, bien au dessus, la beauté morale, l'idéal... Qu'est ceci ? ajouta-t-il, se baissant et ramassant un caillou.

— Cela ? Eh ! qu'y voyez-vous donc d'idéal ? J'avoue n'apercevoir qu'un caillou. »

Henry lança la pierre contre le parapet, et deux ou trois étincelles en jaillirent.

« Est-ce que vous prétendez avoir le monopole de faire sortir des étincelles d'une pierre à fusil ?

— L'art, dit le jeune homme avec une émotion contenue, et sans paraître remarquer l'accent railleur de son compagnon, l'art et la poésie, qui, à mon sens, ne font qu'un, découvrent le beau là où les natures ordinaires ne le soupçonnaient pas, et, de l'étincelle fugitive du caillou de la route, savent tirer une lumière radieuse. Un peintre possède cette baguette magique qui transforme les objets en apparence vulgaires... Il eût reconnu dans Cendrillon la fiancée du prince Charmant... Il faut que je retrouve cette enfant, Gaston, elle doit m'aider à réaliser une pensée... Venez-vous avec moi, ou restez-vous faire admirer à ces dames votre élégante toilette ?

— Je vous accompagne, parbleu ! Je suis curieux de savoir ce que, l'inspiration aidant, vous ferez de cette laide petite figure. »

Sans répondre, Henry se dirigea vers la ville, et il aperçut bientôt devant lui la robe noire de l'enfant.

« Elle posera pour la plus modeste pièce blanche, dit Gaston ; voyez, elle n'est pas accompagnée... Et cette affreuse toilette !... C'est une enfant du peuple. »

Un tranquillité étrange régnait dans les rues. Ça et là, les maisons semblaient s'écarter pour laisser voir une échappée de mer. Les larges pavés luisaient au soleil, les persiennes étaient closes, et le silence sembla opprimer Gaston.

« Est-ce que vous resterez encore longtemps dans ce désert, Henry ?

— Je ne sais pas.

— C'est que, malgré le charme de votre présence et de celle de deux ou trois autres personnes, je ne puis m'empêcher de penser qu'on finirait agréablement la saison à Trouville.

— Trouville ! fit dédaigneusement Henry. Un endroit rebattu, dont chaque recoin a figuré et figurera dans tous les Salons passés, présents et futurs ! Une plage cosmopolite où l'on ne voit que des gens tapageurs, — rien de neuf, d'imprévu, — la mode supplant la nature et gâtant toutes les impressions !... Peut-être penserai-je un jour comme vous, Gaston, ajouta-t-il au bout d'un instant de silence et avec une

certaine tristesse. Peut-être, quand je serai peintre, exposerai-je comme les autres des vues de Trouville et m'ennuierai-je dans ces solitudes âpres et saines... Mais alors, c'est que j'aurai vieilli... Je veux jouir ici de ma jeunesse, de ce temps heureux où l'on ne connaît pas l'ennui, parce qu'un monde enchanté peuple notre tête et notre cœur... Plus tard, je serai peut-être célèbre, mais je doute que la possession des biens que j'envie vaille mes beaux rêves de vingt ans... Gaston, n'avez-vous jamais été jeune ?

— J'ai pris l'habitude d'accepter sans restriction votre brutale franchise, dit Gaston en souriant. Mon cher enfant, vous jugez, je le vois, que les artistes, même en herbe, ont des immunités... Suis-je un vieillard à vos yeux ?

— Vous n'avez ni rides ni cheveux blancs, mais il y a des vieillards plus jeunes que vous... Vous êtes terriblement prosaïque, Gaston.

— J'ai jadis rempli de vers deux gros albums, et je pleurais en les écrivant... Où sont les neiges d'antan ?... Que serez-vous à trente ans, vous, jeune audacieux, qui croyez à la stabilité de vos rêves ? Allez, vous aurez peut-être abandonné le pinceau pour faire fortune par des moyens plus rapides !

— Dieu m'en préserve et me fasse mourir avant !... Mais voyez donc, Gaston, cette petite prend, si je ne me trompe, le chemin du cimetière ?

— Oui, un dénouement un peu lugubre... Donnez-lui une paire d'ailes, et faites-en tout simplement l'ange des tombeaux. »

II

Le cimetière offrait un aspect si pittoresque et si tranquille que Gaston Clairvaux lui-même, peu accessible à certaines émotions, resta d'abord plongé dans un silence involontaire et presque attendri.

Ce n'était point une terre noire et humide qui gardait les corps usés de cette population maritime, mais le sable fin et blanc de la grève, tout étincelant au soleil de ce jour d'automne... Et rien n'y rappelait ces enclos funèbres où des murailles inaccessibles semblent isoler des vivants la pensée des morts : des murs bas laissaient voir le paysage un peu austère et la mer bleue, dont la voix, familière comme celle d'une vieille amie, semblait bercer ces endormis de son éternelle chanson... Elle avait accompagné de ses grands soupirs plaintifs les chants de leurs nourrices, puis leurs jeux naïfs, puis leurs rêveries de jeunesse... Oui, c'était une vieille amie, souvent perfide, et cependant passionnément chérie, à laquelle la moitié d'entre eux avaient confié leurs plus précieux trésors, parfois engloutis dans son sein... Maintenant encore,

par les jours de tempête, elle ne respectait point la paix de ce jardin funèbre, et les vagues furieuses envoyaient, par-dessus le mur d'enclos, leurs embruns pénétrants.

Les tombes étaient modestes, mais entretenues avec un soin pieux. Henry s'arrêta.

« Gaston, dit-il, ce cimetière n'est pas triste, il n'éveille point ces idées d'horrible abandon des nécropoles parisiennes. Ce sable est un lit plus doux que leurs humides caveaux.

— Enfant ! qu'importe ce qu'on fait de notre dépouille ?

— Mais l'on vient s'agenouiller ici ! Voyez, toutes ces fleurs sont accompagnées de prières... Vous êtes un sceptique, et je crains d'être un jour comme vous... Cependant, ma foi défaillante semble se réchauffer dans cette atmosphère.

— Et vous oubliez même le but de cette visite, mobile créature que vous êtes... Voyez votre modèle assis au pied de cette tombe, et jouant tranquillement avec un panier de varech. »

Henry se dirigea lentement vers la petite fille. Elle était en effet assise sur le sable, près d'une tombe en pierre grise, couverte d'armoiries, et sur ses genoux étaient étalées des branches d'algues marines, brunes, vertes et blanches.

Elle leva la tête en entendant les promeneurs, mais elle ne se dérangea pas.

« Parlez-lui, dit tout bas Henry, touchant le bras de Gaston. Je n'ose pas lui offrir d'argent. »

M. Clairvaux se mit à rire.

« Hé, petite fille, dit-il, voici un de mes jeunes amis qui sera peut-être quelque jour un grand peintre, et qui a bien envie de faire votre portrait. Il l'avait commencé tout à l'heure sur la grève, mais vous lui avez échappé... On vous récompensera de votre patience si vous demeurez bien tranquille. »

Il avait, tout en parlant, porté la main à la poche de son gilet, mais il s'arrêta, presque interdit, devant le regard de tranquille mépris que lui jeta l'enfant.

« Je me promène toute seule, parce que chacun me connaît ici, monsieur, répondit-elle d'une voix claire et un peu lente, mais je ne suis pas pauvre, et je ne veux pas qu'on fasse mon portrait... Si grand-père le désirait, c'est lui qui paierait votre ami... Ceux-là sont mes parents, » ajouta-t-elle en désignant d'un geste plein de fierté enfantine la tombe armoriée.

Gaston avait promptement recouvré son aplomb ordinaire, et tandis qu'Henry rougissait jusqu'aux tempes, il s'écria en riant :

« Oh ! oh ! nous nous sommes trompés, je le vois ; pardonnez-nous, ma petite demoiselle... Qui aurait deviné que vous veniez jouer aussi tranquillement sur la tombe de vos nobles ancêtres ? »

Les joues de l'enfant s'empourprèrent, ses yeux eurent un éclair d'indignation, mais sa voix devint seulement plus grave tandis qu'elle répliquait

avec une tranquillité qui dénotait un singulier empire sur elle-même.

« Je ne joue pas... Mon père était un marin... Il a demandé à reposer ici, et je lui fais une couronne avec les fleurs de la mer, qu'il doit bien plus aimer que celles des jardins. »

Henry s'avança vivement.

« On vous a blessée, dit-il avec une émotion si vive que ses yeux s'emplirent de larmes. Nous devrions nous retirer, et, cependant, je désire plus que jamais dessiner vos traits... J'ai une sœur un peu plus âgée que vous, qui a souvent posé pour moi... Ne me refusez pas... Plus tard, vous saurez que tous les peintres ont un jour rencontré une figure qui les a inspirés et qui a exercé une influence décisive sur leur talent, souvent même sur leur vie... Demeurez ici seulement quelques minutes. »

La petite fille le regardait avec étonnement; elle n'avait compris qu'imparfaitement ses paroles. Elle hésita un instant, mais le visage imberbe et gracieux du jeune homme lui inspira de la confiance.

« Je resterai ici le temps nécessaire pour finir ma couronne, » dit-elle.

Gaston se mit à errer parmi les tombes, et Henry, prenant son crayon, commença à dessiner rapidement. Son travail était d'autant plus simplifié que l'enfant ne semblait pas songer à lui; son attitude n'avait rien de guindé, et ses mouvements étaient lents.

« Je croyais que les peintres ne dessinaient que les jolies figures, dit-elle au bout de quelques instants.

— Au contraire, leur goût n'est pas celui de tout le monde... Mais qui vous a dit que votre figure n'est pas jolie ?

— Oh ! je le sais depuis longtemps ! répliqua la petite fille avec un demi-sourire.

— Quand vous serez plus âgée, vous comprendrez qu'il est une beauté indépendante de l'éclat du teint et du dessin des traits, et que nous préférons certaines figures réputées laides, parce qu'il y brille un rayon d'intelligence, de tendresse, de puissance morale, quelque chose d'indéfinissable, d'idéal, en un mot. »

Cette fois encore, il s'exprimait en termes trop élevés pour être parfaitement compris d'une enfant de cet âge; cependant, elle le regarda attentivement, cherchant à comprendre ses paroles.

« Je ne sais pas ce que vous appelez l'idéal, dit-elle en secouant la tête, mais je crois que je comprends un peu... J'aime mieux la figure de ma tante la religieuse, qui est si pâle et si maigre, que celle de ma cousine Blanche, qu'on trouve si jolie, et qui ressemble à ma poupée de cire.

— Oui, oui, c'est cela ! s'écria Henry avec enthousiasme. Quelle singulière petite fille vous êtes, et combien j'aimerais à causer avec vous !... Oui, vous sentez l'existence de cet idéal qu'on ne peut ni définir ni expliquer. Je ne connais pas

votre cousine, mais je la vois... jolie et insignifiante... Et la religieuse a sur son visage le rayonnement d'une nature élevée, ennoblie par la pratique des plus hautes vertus... Avez-vous jamais essayé de dessiner ?

— Non.

— Mais aimez-vous à regarder les tableaux ?

— Beaucoup, surtout quand il n'y a pas trop de rouge. Grand-père a des portraits, pas trop bien faits, je crois, mais les yeux de quelques-uns d'entre eux semblent vous suivre et vous parler.

— Enfant, vous comprendrez un jour l'art... Regardez votre portrait... Savez-vous écrire ?

— Oh ! oui.

— Voulez-vous mettre votre nom au bas de ce dessin ?

— Non, car il ne me ressemble pas.

— Il vous ressemblera un jour... Écrivez votre nom, et je vous donnerai le portrait de ma sœur. »

Il déchira une feuille de son album et le tendit à la petite fille. C'était l'esquisse bien réussie d'une jeune fille de quinze à seize ans, mince, délicate et élégante, avec des yeux étrangement expressifs, et une physionomie aussi originale que belle.

« La trouvez-vous jolie ?

— Oui... mais ceci ressemble-t-il plus à votre sœur que mon portrait ne me ressemble à moi ?

— Oui.

— Eh bien !... ne vous fâchez pas, mais elle ne me plaît pas beaucoup... Est-elle bonne ? »

Henry se mit à rire.

« Ni bonne, ni méchante.

— Je ne la connais pas, et n'ai pas grande envie de garder ce papier... J'aimerais mieux...

— Quoi donc ?

— Si vous vouliez dessiner la tombe... et le cimetière... Je vais quitter Roscoff demain, je n'y viens que pendant l'été, et je serais si contente de voir toujours sous mes yeux leur étroite maison grise ! »

Henry, sans rien dire, se mit à faire un rapide croquis du petit cimetière. Les yeux de l'enfant s'humectèrent quand elle le reçut de ses mains, et, prenant le crayon d'Henry, elle écrivit au-dessous de son portrait : *Hermine de Kergoat*.

« Hermine ! Quel joli nom ! je m'en souviendrai toujours.

— Au revoir, monsieur. »

Comme la petite fille s'éloignait, après avoir murmuré une prière, Gaston se rapprocha.

« Attendez, dit-il en riant; ne voulez-vous point aussi savoir le nom de ce futur grand homme ? Il s'appelle Henry de Dommerre, et vous vous reconnaîtrez peut-être un jour dans ses tableaux... »

Hermine ne répondit pas. Sa petite robe noire tranchait sur la blancheur des tombes, elle gagnait d'un pas rapide la porte du cimetière.

III

Dix ans se sont écoulés.

Roscoff nous apparaît de nouveau, mais sous un aspect bien différent. Nous sommes encore à ces jours d'automne où le ciel a d'étranges caprices et passe du bleu au gris. Depuis l'avant-veille, le vent n'a pas cessé de souffler du large, et des rafales terribles soulèvent les vagues gonflées et font pleuvoir jusque dans les rues une écume froide et légère. Le petit port est rempli de navires et de barques; mais combien encore, hélas! voguent sur cette mer sinistre, secoués par la bourrasque, et n'osant franchir la terrible ceinture d'écueils qui enserrant la côte!

Les maisons, ruisselantes de pluie, ont pris une teinte plus sombre; les rues sont désertes, le vent y pousse ses longs gémissements, et les habitants sont attirés invinciblement vers la jetée, malgré les lames qui y déferlent, et vers l'église toute brillante de cierges. Que de prières représentent ces petites flammes! Pour combien de vies elles semblent implorer, en consumant la blanche cire, la divine miséricorde!... Derrière les piliers se cachent des douleurs navrantes et des angoisses indicibles... Trois barques du pays sont aperçues de temps à autre au delà de la ligne des brisants, luttant contre le vent qui les pousse à la côte...

Vers six heures du soir, un homme d'une trentaine d'années arriva à pied de Saint-Pol et s'arrêta devant l'hôtel principal. Il avait peu de bagages: une valise et une boîte à couleurs. Ses traits étaient agréables et ouverts, bien que les lignes du menton et de la bouche fussent un peu molles et indiquassent un défaut d'énergie.

Il déposa sa valise dans une chambre du premier étage, et, prenant sa boîte à couleurs, se dirigea vers la grève. Mais le spectacle qui s'offrait à ses regards était trop émouvant pour qu'il songeât à s'asseoir tranquillement et à peindre: une des barques roscovites, privée de sa mâture, et ne semblant même plus gouvernée, se rapprochait de la côte, et la population tout entière, plongée dans une stupeur muette, était rassemblée sur la grève, et assistait, dans une agonie d'effroi, à cette autre agonie qui déroulait devant elle ses lugubres phases.

Le jeune homme s'arrêta à l'entrée de la jetée, et attacha les yeux, avec un intérêt poignant, sur cette mer en furie, où quelques planches fragiles séparaient seules de l'abîme cinq malheureux matelots.

Le ciel était d'un gris de plomb; mais sur ce fond terne et sombre, des masses de nuages plus noirs encore couraient rapidement; les lames, toujours plus hautes, se précipitaient avec un horrible fracas sur les rochers de la grève, et y

formaient des tourbillons de folle écume. La jetée était couverte d'eau; cependant, nul ne songeait à se mettre à l'abri; les yeux et les cœurs étaient rivés sur le malheureux bateau qui livrait cette lutte désespérée.

« Est-il donc absolument impossible de mettre un canot à la mer? demanda l'étranger en frémissant.

— S'il est possible de les sauver, on ne les laissera pas périr comme des chiens, répondit d'une voix rude et altérée un vieux marin, debout près de lui... Voici deux fois que le canot de sauvetage est rejeté à terre... Mais regardez, on essaie encore. »

Une embarcation toute neuve et d'une forme spéciale s'éloignait, en effet, péniblement de la jetée, et quatre hommes, d'une force athlétique, se tenaient courbés sur les avirons. Une vague, en se retirant, emporta comme une plume le léger bateau; il disparut un instant derrière la montagne de liquide... Un cri s'éleva de toutes les poitrines, puis on le vit de nouveau s'avancer lentement à travers cette mer furieuse... Une autre vague arrivait, semblant grandir et se dresser, impitoyable, pour anéantir les généreux sauveteurs... Encore une fois ils réparurent; mais deux des avirons étaient brisés, et le flot les rejeta sur le rivage.

Le crépuscule commençait à envahir cette scène de désolation. Un falot éclaira le petit navire en détresse; ce fut navrant de voir cette lumière affolée danser sur les vagues, et se rapprocher toujours des écueils...

Des sanglots commencent à se faire entendre dans la foule... Des femmes en pleurs se frayent un passage jusqu'au premier rang. Hélas! elles ont le droit sinistre de contempler ces agonies, car la catastrophe qui se prépare les laissera veuves ou orphelines... La barque se rapproche; on peut distinguer les formes qui s'y meuvent; les femmes poussent des cris perçants, et le jeune étranger, frémissant d'horreur et de crainte, se demande s'il y a au monde quelque chose de plus épouvantable que l'impuissance à laquelle semblent réduits les spectateurs de ce drame.

« Ils vont périr! Ne les sauvez-vous pas, lâches? s'écrie une vieille femme, pâle comme la mort, se tournant, menaçante et révoltée, vers les marins immobiles rangés derrière elle. Ils vous voient, et vous les regardez sans crier, sans gémir, sans risquer votre vie!... Pierre, ajouta-t-elle d'une voix brisée, mon fils est allé deux fois à ton secours... Entraîne les autres, et sauvez-les! »

Pierre passa sur ses yeux sa main brune et nerveuse.

« J'ai essayé, » dit-il brusquement.

Et les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge serrée.

... Il y a une heure que dure cette ène, une heure longue comme un siècle.

« C'est fini, murmure le vieux matelot; ils vont être brisés sur les roches. »

Alors, une rumeur s'élève de la plage, et une scène inattendue s'offre aux yeux du jeune artiste. Un chant solennel, à demi couvert par le bruit du vent et de la mer, se fait d'abord entendre, et les prêtres en surplis, précédés par une bannière en soie blanche, s'avancent vers la jetée. Sur la bannière on lit cette invocation : *Stella maris, ora pro nobis*. Celle qui la porte est une jeune fille, d'un aspect frère et délicat; un grand manteau, l'enveloppe de ses plis épais, et un voile de mousseline flotte autour de son visage pâle et doux.

Le jeune homme la regarde, surpris, fasciné, mais la voix frêle et cassée d'un vieux prêtre se fait entendre dans la tempête.

« Dieu peut tout, prions... Il peut les ramener dans nos bras pour entonner avec nous un bienheureux *Te Deum*... Mais il faut vouloir ce qu'il veut... Pauvres chères créatures, résignez-vous; pour les bons chrétiens, le ciel s'ouvre en même temps que cette mer inexorable... Je vais les absoudre au nom de Dieu... »

On voit distinctement la barque, mais il ne s'y trouve plus que trois hommes. Eux aussi ont reconnu, dans l'ombre croissante, les blancs surplis des prêtres, et ils agitent un pavillon dont les couleurs peuvent être aperçues quand le vent s'apaise un moment. Alors, tous les fronts s'inclinent, et le prêtre prononce d'un accent brisé par l'émotion les prières des agonisants.

La violence de sensations si nouvelles et si inattendues avait plongé le jeune étranger dans une sorte de stupeur dont il fut brusquement arraché : pour la quatrième fois, on essayait de mettre à la mer le canot de sauvetage, et l'un des prêtres, jeune homme robuste, à la figure brunie, venait d'y descendre; l'étranger fut galvanisé.

« Y a-t-il de la place pour un homme résolu et bon nageur ? » s'écria-t-il.

Un instant après, il se trouvait au milieu des vagues furieuses, et attachait un dernier regard sur la frêle jeune fille qui, tenant toujours la bannière blanche, suivait avec angoisse le petit bateau de sauvetage.

Il y eut quelques moments remplis d'une indescriptible anxiété... Ces vies allaient-elles être aussi sacrifiées ? Et ceux-là qui attendaient, leurs mains crispées s'attachant avec désespoir aux bords à demi disloqués de la barque, reviendraient-ils ?... L'un d'eux avait été enlevé. Qui était-ce ? Pour laquelle de ces femmes toute espérance était-elle détruite ?...

Les trois survivants, du moins, devaient être sauvés. Des exclamations d'enthousiasme accueillirent le retour du petit bateau insubmersible; mais le jeune étranger, violemment projeté par une lame sur un rocher aux pointes aiguës, fut déposé, privé de connaissance, sur le sable de la grève, le sang jaillissant avec force de son front entr'ouvert.

IV

HENRY DE DOMMERRE A LOUISA CLAIRVAUX

« Si notre correspondance était plus fréquente, ma chère sœur, tu aurais lieu de te demander ce que je suis devenu. Mais, étant admis que je suis aussi paresseux que tu es absorbée par tes devoirs mondains, de grands événements ont pu se produire depuis mon départ, — c'est-à-dire depuis deux grands mois, sans que tu t'étonnes de mon silence ou que je m'inquiète du tien.

« Où penses-tu que je me trouve, et à quels plaisirs me crois-tu livré, si tu me fais quelquefois l'honneur de songer à moi ? Quelle que soit la puissance de ton imagination, je te défie de deviner la vérité.

« Louisa, si je connaissais quelqu'un au monde qui écoutât avec une réelle sympathie les confidences qui gonflent mon cœur, ce n'est pas à toi que je les adresserais. Il y a un monde entre nous, un abîme sur lequel est jeté, toutefois, comme un pont nous reliant l'un à l'autre, notre sincère attachement fraternel. Cet attachement ne fût peut-être point né sans le lien étroit d'une si proche parenté, et notre affection se compose d'habitude plutôt que de sympathie... Il n'importe; tu es la personne que je chéris le plus au monde... après quelqu'un dont je te parlerai tout à l'heure, et, dusses-tu rire avec Gaston de ton original de frère, je veux te raconter tout au long mon roman.

« Mais je ne t'ai pas dit où je suis... A Roscoff, ma chère, dans un petit port breton, agréable et pittoresque l'été, sombre et triste l'hiver; une singulière ville fondée, à ce qu'on prétend, par une colonie russe, tradition que confirmeraient dans une certaine mesure son nom d'origine étrangère et les bizarres ornements de son clocher, qui rappellent en miniature les minarets orientaux.

« Je suis arrivé par une sombre journée d'octobre, avec l'intention d'y peindre une mer en fureur, et aussi avec l'espoir d'y retrouver des traces de jeunesse, et des impressions depuis longtemps émoussées... Tu ne sais peut-être pas que c'est à Roscoff que j'ai découvert jadis ce type d'enfant si étrange qui m'a valu mon meilleur succès.

« Il serait trop long de te raconter les émotions de ce jour d'arrivée. Mon sang se glace quand je songe que j'ai vu se briser sous mes yeux une barque, unique fortune d'une pauvre famille, et qu'un robuste garçon de vingt ans s'est noyé malgré nos efforts... J'ai pris ma part des tentatives faites pour les sauver, mais j'ai été, je ne sais comment, jeté sur une roche, et blessé à la tête assez profondément pour conserver une cicatrice effroyable, qui me défigure, et dont cependant je suis à peu près aussi fier que si un

ruban rouge venait récompenser mon meilleur tableau... Tu ne comprends pas cela, toi, Louisa; le bout de ruban témoigne d'un mérite plus ou moins réel, mais la cicatrice ne révèle pas nécessairement le dévouement dont elle est la conséquence... Moi, je le sais, et cela me suffit... Plût au ciel que j'eusse toujours préféré ma opinion à celle des autres... Je serais devenu un grand artiste au lieu de faire du métier et de travailler pour de l'argent.

« Bref, j'ai passé un mois dans une assez laide chambre d'auberge, languissant et isolé. Je t'entends d'ici me reprocher de ne pas t'avoir appelée... Louisa, je ne souffrais pas de ma solitude; une vision enchantée peuplait ma grande chambre un peu nue, et le mois noir, comme les Bretons appellent novembre, ne m'a point semblé triste... Mon roman avait commencé.

« Oui, il avait commencé sur la grève, le jour de la tempête; c'est là que j'ai revu cette petite figure de mon tableau, laide pour les autres, mais où mes yeux avaient découvert un reflet mystérieux de puissance et de tendresse; je l'ai revue femme, embellie par les années et surtout par le développement d'une étrange et ravissante personnalité. Elle portait de ses mains, à la fois frêles et nerveuses, la bannière qui flottait à nos yeux comme un gage d'espérance, et du milieu de ces flots qui menaçaient de nous engloutir, je voyais en elle la personnification même de la vie et du bonheur. Il fallait que son visage fût bien profondément gravé en moi pour la reconnaître ainsi au bout de dix années... Raille tant que tu voudras... Je sais bien que ton mariage ne s'est point fait ainsi... Des avantages solides ont remplacé à tes yeux l'idéal que je cherche, et... que j'ai trouvé. Si tu avais été près de moi, tu m'aurais fait tant de morale pour me prouver qu'il faut épouser de l'argent, que je t'eusse peut-être cédé en cela comme en tant d'autres choses... Car tu ne m'as jamais permis d'écouter mon cœur et mon imagination... Je ne te fais point de reproches; si je suis assez faible pour subir toutes les influences qui m'entourent — bonnes ou mauvaises — je dois étouffer mes regrets et subir les conséquences d'un manque absolu de volonté. Mais si, en me détournant de ma voie, tu m'as empêché de devenir un grand peintre, je voulais du moins n'écouter que moi en essayant d'être un heureux...

« Chacun m'a témoigné tant d'intérêt, lors de ma blessure, que j'ai dû, ces jours derniers, faire quelques visites... M. de Kergoat, l'aïeul d'Hermine (n'est-ce pas un doux nom? Et elle le porte si bien!) avait été l'un des plus empressés à s'informer de mon état, et c'est par lui que j'ai commencé.

« Après tout, Louisa, je suis encore jeune, car cette vieille et laide petite ville de Saint-Pol, leur résidence, a éveillé en moi une émotion de paisible respect, et non point l'impression d'ennui

et le sentiment railleur qu'elle inspirerait à la plupart des Parisiens. Je ne te la décrirai point, ce serait inutile. Tu as admiré dans mes albums les croquis de sa magnifique cathédrale, remplie de vieux tombeaux, et ce *kreisker* hardi, profondément découpé, qui s'élance vers le ciel à une hauteur vertigineuse, dentelle de granit sur le fond gris pâle ou azuré du ciel. Les rues sont aussi calmes que les cloîtres d'un monastère, et l'antique hôtel des Kergoat, où une élégante comme toi mourrait de tristesse, offre un aspect noble et majestueux qui s'harmonise avec la serene vieillesse et la jeunesse sérieuse de ceux qui l'habitent.

« Les lieux où nous vivons ont sur nous une indéniable influence. Peut-être le décousu de mon esprit, l'inquiétude de mon imagination et le manque de suite de mes projets sont-ils dus, jusqu'à un certain point, à l'existence errante que j'ai menée avec un père malade et fantasque, et aux impressions multiples et incomplètes qui ont frappé mon enfance. Mademoiselle de Kergoat a vu s'écouler la plus grande partie de sa jeune existence entre ces murs vénérables, où le passé a joué, pour elle, un rôle plus considérable que le présent et l'avenir, et une teinte de gravité marque prématurément son esprit doux et charmant, éclos à l'ombre de cette tranquille et dévote petite ville bretonne. Elle a su en éviter l'écueil : son imagination ne s'y est point resserrée, mais contenue; la solitude et le calme ont développé, dans un sens méditatif, une des intelligences les plus complètes que j'aie rencontrées... Je désire et je redoute à la fois l'effet du monde parisien sur cette ravissante nature. Ce qu'elle y gagnera d'un côté, ne l'y perdra-t-elle pas de l'autre? Elle verra le monde et goûtera vivement les arts; mais cette expérience un peu banale vaudra-t-elle l'instinct sagace de son âme encore naïve, et les aspirations rêveuses qui s'exhalent avec tant de fraîcheur de son esprit tout neuf?

« Louisa, je voudrais l'épouser demain et passer ma vie avec elle dans ce coin de terre ignoré. Je crains d'exposer cette douce fleur au souffle un peu brutal d'une société qu'elle ne connaît point; l'idéal qu'elle se fait de toutes choses sera si souvent froissé!...

« Je crois qu'elle m'aime... Elle n'avait pas oublié cet épisode de son enfance dans lequel je jouai mon rôle, et elle m'a montré un petit croquis du cimetière, que j'avais fait alors à sa demande. Quelquefois, tandis que je fais la partie d'échecs de M. de Kergoat, elle cesse de travailler, et je rencontre, attaché sur mon front encore bandé, son grand œil brillant et humide.

« — Je suis laid à faire peur, et pour toute ma vie, lui ai-je dit un jour en touchant ma blessure.

« — Non, m'a-t-elle répondu, vos traits ne sont point altérés... Et quand ils le seraient!... Vous

disiez autrefois que la laideur elle-même peut avoir sa beauté...

« Elle n'est ni timide, ni hardie. Une certaine fierté aristocratique — sa seule faiblesse — lui inspire vis-à-vis de ses égaux autant de dignité simple qu'elle montre de tendresse et d'humilité envers les petits et les déshérités. Elle ne connaît au monde que le cercle d'antique noblesse qui l'entoure, et, dans ce milieu restreint, elle a su, cependant, faire de fines observations...

« Hier, nous avons découvert entre elle et moi une vague et lointaine parenté. M. de Kergoat est ravi et m'appelle son cousin...

« Quel type original que celui de ce vieillard, qui, un peu rude en apparence, a su manier le cœur féminin dont il est l'unique appui et l'unique affection ! C'est un caractère tout d'une pièce, comme on n'en trouve guère plus dans notre bâtarde société moderne. Jadis il a servi, mais il a brisé son épée à la chute de la royauté ; ses convictions politiques ont l'ardeur d'une religion ; conséquent avec lui-même, toujours logique, il a consacré à la cause qui lui était chère la meilleure partie de sa fortune.

« — Vous avez donc dépouillé votre petite-fille, lui ai-je dit une fois en souriant.

« Ses grands yeux gris ont étincelé, mais Hermine s'est écriée avec une émotion contenue que le plus noble héritage est la tradition de l'honneur et de la fidélité.

« Tel est le milieu où je suis transporté... Il est bien différent de cette société de banquiers intéressés, d'artistes sans flamme et d'écrivains vendus, parmi lesquels on trouve si rarement un peu de génie et un peu d'abnégation... L'impression que je subis ne sera peut-être pas durable, hélas ! mais il m'en restera, je l'espère, une trace rafraîchissante et bénie, et... l'amour de la femme dont je veux faire mon ange gardien...

N'essaie pas de me détourner de ce projet. Quand tu recevras cette lettre, le sort en sera jeté, je serai son heureux fiancé, ou j'aurai abandonné à jamais l'idée du mariage.... »

V

JOURNAL D'HERMINE

Saint-Pol, décembre 18...

Aujourd'hui, quand je suis entrée dans le salon, grand-père, qui était assis au coin de la cheminée, m'a fait signe de venir près de lui, puis il a tourné vers moi son bon et cher visage, plus grave qu'à l'ordinaire : « Hermine, mon enfant, veux-tu te marier ?

— Me marier !... »

Je ne pus continuer. Il se passa, en moi quel-

que chose d'indéfinissable, je me sentis envahir par un mélange d'inquiétude, d'angoisse, de vague terreur, et... je fondis en larmes.

« Petite sotte ! dit grand-père en souriant, ne dirait-on pas que je veux la marier malgré elle ?... Viens ici, Hermine. »

Et je m'assis près de lui, sur un petit tabouret, la tête appuyée contre ses genoux, comme dans mon enfance.

Je ne puis transcrire cette conversation, si grave, si prolongée, si pleine de l'affection de ce cher père, dans laquelle il me fit envisager l'avenir sous un jour que je n'avais pas entrevu jusqu'ici. Je dus entendre de tristes choses : — grand-père est bien âgé, bien plus que je ne me le figurais en le voyant si vert et si plein de gaieté... Oh ! pourquoi faut-il survivre à ceux qu'on aime ! Mais il a trouvé dans l'amour qu'il me porte le courage de m'affliger en me parlant de sa mort qui, dit-il, peut être prochaine, afin de me décider à choisir un autre protecteur...

« Grand-père, ai-je dit en pleurant, je ne peux pas vous quitter.

— Si, tu me quitteras pendant l'hiver, et tu reviendras ici chaque été, c'est convenu... Allons, enfant, donne-moi la joie de te voir un bon mari avant que mes yeux se ferment... Tu ne demandes pas le nom de ce futur... Lève tes yeux, je crois qu'ils vont me sourire... Le grand-père, si brusque et si grognon qu'il soit, a pénétré le cœur de sa chère enfant avant peut-être qu'elle y ait lu elle-même... C'est M. de Dommerre qui demande ta main. »

Je poussai un cri, et, au lieu de regarder grand-père, je cachai ma tête dans mes mains... Non, je n'avais jamais pensé qu'il pût m'aimer, moi, petite provinciale, si simple, si peu douée de beauté... Lui, si bon, si généreux, dont mes souvenirs enfantins gardaient l'image avec une étrange fidélité, lui que j'ai vu risquer sa vie pour de pauvres marins inconnus, lui, enfin, qui est si brillant, si connu, dit grand-père, dans le monde de l'art !...

Une joie immense et un regret mystérieux se partageaient mon âme.

« Nous lui dirons oui, n'est-ce pas ? reprit grand-père, caressant doucement mes cheveux. Ne pense pas au vieil arbre que le prochain orage peut renverser... Chère petite plante vivace, va croître sous un abri plus sûr... Que veux-tu ? C'est la loi de nature... Ton père aussi m'a quitté jadis pour fonder une famille... Je te bénis comme j'ai béni sa jeune épouse ; puisse Dieu te donner les années de vie qu'il leur a refusées ! Hermine, tu seras heureuse, et quand je n'en irai dans un autre monde, la douce chaleur d'une affection nouvelle sèchera du moins tes larmes... »

Après un instant de silence, il continua, d'un ton plus tranquille :

« Henry est un garçon loyal... un peu faible... Ses principes et ses convictions ne sont

pas absolument aussi arrêtés que je l'eusse souhaité, mais j'ai eu sur son compte des renseignements satisfaisants et, chose capitale à mes yeux, ce n'est point un oisif comme un trop grand nombre de nos amis... Tu seras heureuse, te dis-je, et je mourrai tranquille... »

J'avais besoin de solitude après ces émotions si imprévues... Mais je puis à peine recueillir mes pensées tumultueuses... Il me semble qu'une période de ma vie se clôt aujourd'hui pour jamais, et que ma jeunesse est déjà loin de moi... Je songe au vide que je laisserai dans cette chère maison, et je suis tentée de pleurer mon absence...

Je l'attends ce soir... J'ai beaucoup prié, afin que si Dieu m'appelle à un nouvel état, il me donne ses grâces et ses bénédictions.

Décembre 18...

Il a dîné hier avec nous... Mes idées sont toujours confuses, on dirait que je vis, que je parle, que j'agis comme dans un rêve... Cependant, je suis heureuse.

Nous avons causé longuement, et ses paroles m'ont été très douces. Quelque chose de radieux et d'enivrant semble pénétrer peu à peu l'atmosphère qui m'entoure, et une sorte de poésie et de beauté nouvelle, qui émane de mon cœur, illumine même les objets extérieurs...

... J'aime le passé... Mille souvenirs riants me reviennent en foule, et je songe avec tendresse, presque avec regret, aux jours qui ne peuvent plus être. Mais l'avenir ne me fait point peur.

Janvier 18...

Les semaines passent comme un songe, et l'époque de mon mariage s'approche à grands pas... La sœur de mon mari n'y doit point assister... C'a été pour moi un réel chagrin. Je formais des projets d'intimité si douce et je sentais pour elle une si tendre sympathie! Sa petite lettre, écrite avec plus d'esprit que de cœur m'a attristée, et je n'ai pu cacher à Henry le peu de foi que j'ajoute à ses fins de non-recevoir. Il a secoué la tête (je vois bien que la conduite de sa sœur l'a blessé), et m'a dit avec un peu d'amertume :

« Louisa est trop délicate pour faire, en cette saison, un voyage fatigant... D'ailleurs, Saint-Pol n'est point un théâtre digne de son éléance! »

J'espère cependant qu'elle m'aimera un jour.

Janvier 18...

Ma corbeille, choisie par madame Clairvaux, est arrivée hier, et je suis à demi honteuse, à demiravie des magnificences qu'elle contient. Cachemires fins et souples, dentelles merveilleuses, vrais tissus de fée, diamants et turquoises,

tout cela remplit ma petite chambre, et mes amies s'amuse à essayer toutes ces parures.

Je suis femme, c'est dire que je ne puis être insensible à ces dons; mais ils me sont surtout précieux, parce qu'ils me viennent d'une main aimée... Il me semble que je vis dans un pays enchanté, et que mon âme est tout inondée de soleil. Que c'est doux d'être ainsi chérie! Avec quelle ivresse je découvre dans le cœur d'Henry des trésors inépuisables d'indulgence et de bonté!

Février 18...

Je veux, comme un précieux memorandum, dater ici quelques lignes du jour de mon mariage... Je suis si heureuse!... Pourquoi faut-il que ces joies brillantes aient un sombre revers? Je partirai bientôt, hélas! et, si courageux que paraisse mon grand-père, je vois des larmes derrière ses sourires. Et moi aussi, je pleure ce cher nid de mon enfance, d'où le bonheur, je le sais, s'envole avec moi...

J'ai bien prié ce matin. Si ces devoirs nouveaux sont pour moi parés de fleurs et m'apparaissent comme l'idéal du bonheur terrestre, je n'oublie pas que les nuages peuvent obscurcir mon ciel, et que, dans l'adversité comme dans la joie, je dois être pour mon mari une femme tendre et dévouée. Oui, je me retracerai chaque jour cette tâche qui m'est échue; que la vie soit terne ou brillante, que l'âme soit radieuse ou désolée, le but est le même, et il faut y arriver par les routes semées de fleurs ou par les sentiers hérissés d'épines... Des épines! Les fleurs mêmes n'en ont-elles pas?

Mais en ce moment, tout me sourit; et mon cœur se fonde de reconnaissance.

VI

Hermine n'oublia jamais les jours heureux qui suivirent son mariage. L'hiver se prolongeait, et la triste petite ville était plus sombre que jamais sous les pluies interminables et les violentes giboulées, mais des joies aussi pures que radieuses lui furent données comme pour la fortifier au seuil de sa vie nouvelle, et laisser au fond de son âme des traces pleines de douceur.

Henry n'était pas l'être sans défauts que son affection confiante douait de qualités chimériques... De grands changements, hélas! s'étaient faits en lui depuis l'époque où, enivré de pures et juvéniles espérances, son âme s'ouvrait à toutes les impressions nobles et généreuses. Non que ce fonds de bonté et de dévouement fût desséché en lui; mais la faiblesse native de son caractère, l'influence mondaine de sa sœur et de ses amis, avaient altéré en lui beaucoup de germes précieux, et la brillante lumière d'autrefois ne se montrait plus que par éclairs. Profondé-

ment influençable, sa nature mobile et sans consistance s'accommodant sans peine du milieu qui l'entourait, ses défauts sommeillaient pour ainsi dire dans la paisible et austère maison où il passait la lune de miel. Le contact d'un esprit frais et charmant, la nouveauté d'une vie sérieuse, le plaisir de lire dans le cœur aimant qui s'ouvrait à lui avec une timide réserve et ne dévoilait qu'une à une ses pures et tranquilles profondeurs, tout cela lui fit oublier, pendant deux grands mois, les intérêts et les études qui avaient jusque-là rempli sa vie.

« Nous passerons ici tout l'été, disait-il avec enthousiasme. Je laisserai là les horribles petits tableaux dont l'*humour* me rapportait de l'argent, pour essayer de nouveau la grande peinture qui me fera honneur. Mon Hermine, nous attendrons l'hiver prochain pour vous montrer à Paris. »

Hermine se réjouissait de ces paroles. N'était-il pas doux pour son cœur de tenir lieu à son mari de tout ce qui l'avait charmé et intéressé jusque-là. Les plaisirs tant vantés, auxquels sa belle-sœur usait sa vie, étaient-ils comparables aux lectures d'où jaillissait une poésie saine et douce, aux heures remplies par une musique intelligemment comprise, aux promenades enivrantes dans cette campagne encore sombre, dont mille joies indicibles transformaient l'austère nudité.

Mais un matin, Henry resta songeur après avoir reçu une lettre de Louisa. Il ne la fit pas lire à sa femme; mais quand, parcourant avec lui le vieux jardin de l'hôtel, elle lui montra les bourgeons gonflés qui développaient au soleil d'avril leurs petites feuilles toutes chiffonnées, il demeura distrait, et froissa dans ses doigts la petite primevère qu'elle venait de lui offrir.

« Décidément, dit-il, il faut que je vous montre Paris dans sa parure de printemps... Une chère petite campagnarde comme vous s'y acclimatera plus aisément si elle le voit revêtu de sa robe verte... D'ailleurs, j'ai besoin de travailler sérieusement; voyez, je n'expose rien cette année!... Il me faut mon atelier et la vieille routine de mon travail... »

Hermine ne répondit rien. Elle avait été si heureuse, son bonheur lui paraissait tellement complet, qu'elle redoutait tout ce qui pouvait apporter un changement dans sa vie. La pensée de son grand-père amena des larmes dans ses yeux.

« Quoi, vous pleurez, chère petite folle! dit affectueusement Henry, passant son bras autour de sa taille, et l'entraînant vers la maison. Est-ce que vous ne serez pas bien partout avec moi, et votre vive intelligence ne sent-elle pas le besoin de voir d'autres scènes, et de vivre de cette vie délicieuse et toute spéciale de Paris. Allons, séchez vos larmes et prenez votre chapeau, nous irons faire nos adieux au cher Roscoff, où je vous ramènerai cet été.

— Bien vrai? s'écria-t-elle, saisissant sa main.

— Je vous le promets... Voyez, le soleil brille; nous irons au cimetière, et nous parlerons du temps où votre chère petite figure d'enfant s'est gravée dans mon cœur avec une si singulière puissance. »

La semaine écoulée, ils partirent. M. de Ker-goat les suivit du regard jusqu'à ce que la voiture eût disparu. Avec Hermine s'en allaient le peu de joies qu'il goûtât encore en ce monde, et elle-même, bien qu'enivrée par le bonheur laissait dans la vieille maison une part de son cœur et les plus doux souvenirs qu'elle dût compter dans toute sa vie.

...
Sa figure pâle et douce était à peine altérée par la fatigue du voyage lorsqu'elle entra dans sa demeure parisienne. Il était environ minuit, mais l'escalier couvert de tapis était vivement éclairé, et Hermine, accoutumée aux grandes marches de pierre, et aux murailles grises de l'escalier monumental de sa vieille maison de Saint-Pol, ouvrit de grands yeux devant ce luxe inconnu, qui se traduisait par les grands candélabres, les recoins remplis de plantes de serre et l'épaisse moquette où son petit pied enfonçait mollement.

Henry s'arrêta au premier étage.

« Ceci, dit-il, est l'appartement de ma sœur, le nôtre est plus haut... Mais entrons, j'ai hâte de vous présenter à Louisa... »

— Madame est sortie, dit le domestique qui les suivait. »

Le visage d'Henry s'assombrit.

« Sortie! Cependant, elle était prévenue de notre arrivée! »

— Monsieur est chez lui, il travaille...

— C'est bien, demandez-lui de monter dans quelques instants chez madame de Dommerre... Venez, chère Hermine. »

Une porte fut poussée vivement. Hermine traversa une antichambre où étaient rassemblés, avec une profusion indifférente, des armes splendides, des statues et des vases gigantesques en porcelaine du Japon; puis Henry l'entraîna vers un réduit délicieux, fouillis de meubles élégants, de tentures soyeuses, de plantes fleurissant et de ces mille objets dont la mode encombre nos maisons.

« Voici votre salon, ma chère Hermine... Louisa en a deux, mais je ne suis pas riche, et notre nid est naturellement moins brillant que le sien. »

Hermine n'était pas frivole; cependant, comme toutes les femmes, — et surtout les femmes heureuses, — il était dans sa nature de se montrer sensible à tout ce qui pouvait embellir son foyer. Elle parcourut, avec un étonnement ravi, l'appartement où Henry avait rassemblé, depuis plusieurs années, des meubles précieux et des objets

d'art d'un grand prix, et son mari, enchanté de l'impression produite sur « la chère petite Bretonne », la poussa doucement vers un divan capitonné, et s'empara de la pelisse dont elle était enveloppée.

« Je suis heureux que votre domaine vous semble riant... Nous y passerons d'heureux jours... Mais je voudrais que vous répariez un peu le désordre de votre toilette ; Gaston va venir et je tiens à ce qu'il admire ma chère femme. »

Hermine se leva en souriant, et passa dans la pièce voisine, où une femme de chambre pimpante attendait ses ordres. Elle fut d'abord un peu intimidée par cette élégante personne, qui la débarrassait vivement de son chapeau et offrait de la coiffer.

« Me coiffer !... C'est bien inutile à cette heure... je vous remercie, je n'ai pas besoin de vous en ce moment, dit-elle avec douceur. »

M. de Kergoat possédait une fortune qu'on regardait à Saint-Pol comme fort considérable. Il y avait trois domestiques dans le vieil hôtel ; mais la jeune Bretonne qu'Hermine appelait alors

sa femme de chambre, bornait ses talents et ses fonctions à coudre et à repasser, sans que sa maîtresse eût songé une seule fois à l'occuper de sa personne.

Elle lissa ses épais cheveux blonds, aux nuances pâles desquels le temps avait ajouté çà et là des touches dorées, et elle rentra dans le petit salon. Henry n'était plus seul. Un homme d'une quarantaine d'années, mais paraissant beaucoup plus âgé avec ses cheveux rares et gris, sa taille un peu voûtée, et le cercle bistré qui entourait ses yeux, se leva à son approche, et lui tendit la main avec un sourire.

« Louisa m'a prié de l'excuser auprès de vous, dit-il ; elle a été à peu près forcée d'accompagner au Théâtre-Français une de ses amies... Vous voudrez bien la dédommager de ce contre-temps en déjeunant et en dînant avec nous demain, après-demain, jusqu'au moment, enfin, où votre installation intérieure sera terminée. »

Hermine s'inclina, et s'assit près du feu, un peu embarrassée.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LA FERME

SONNET

Les garçons de labour au poignet formidable
Rangent sous les hangars les herbes pour la nuit ;
Au-dedans de la ferme, on prépare la table,
Et les couverts d'étain se heurtent à grand bruit.

Voici que le troupeau s'en revient à l'étable ;
Lentement, l'air rêveur, un pâtre le conduit.
Sans craindre des béliers la corne redoutable
Un bambin court vers eux, les caresse et les suit.

Le soleil sur les toits darde ses flèches roses,
Et debout sur le seuil, content de toutes choses,
A l'astre qui s'en va le fermier dit adieu ;

Tandis qu'à l'orient se levant blanche et pure,
L'étoile de Vénus sourit à la nature
Avec un rayon doux comme un regard de Dieu.

MÉDÉRIC CHAROT,

Agriculteur.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GIGOT AUX TRUFFES

Soulevez la peau du gigot, retirez avec un couteau bien affilé à peu près 125 grammes de chair du gigot, hâchez avec des truffes cette chair et remplacez-la dans l'intérieur du gigot; lardez-le de gros lardons et piquez-le de filets de truffes; pendez-le au croc, bien enveloppé de papier pendant deux jours. Faites-le cuire à la braise, avec un bon verre de vin blanc. Dégraissez la cuisson et servez-la sous le gigot. C'est un fort bon plat de l'ancienne cuisine française.

OEUFS AU LAIT A L'ORANGE

Cassez, dans un saladier, quatre œufs, ajou-

tez-y 150 grammes de sucre râpé, 6 décilitres de lait, un peu de sel et la râpura du zeste d'une orange.—Battez ferme ce mélange, passez-le par une passoire très fine. — Versez-le dans un plat qui aille au feu.

Faites cuire au four pendant vingt minutes, ou sous le four de campagne, ou au bain-marie. Il faut que les œufs soient fermes. Saupoudrez du sucre râpé et glacez avec une pelle rougie au feu que l'on promène sur la surface des œufs, jusqu'à ce que le sucre forme caramel.

On peut varier les parfums; mettez du zeste de citron ou deux cuillerées de café noir, en ne mettant alors que 4 décilitres de lait et un peu plus de sucre, ou de la vanille, ou de la fleur d'orange.

REVUE MUSICALE

Dernier souvenir au Théâtre-Italien. — *Noces de Fernande, Suzanne*, opéras-comiques. — *La Reine Berthe*, grand opéra. — Festivals de l'Hippodrome. — *Le Paradis perdu, le Tasse, Judith*. — Mélodies nouvelles.

Une grande activité a régné dans le monde musical et des théâtres pendant les derniers mois de l'année écoulée, et le commencement de celle-ci ne semble pas devoir être moins fécond. Depuis notre dernière revue, plusieurs premières représentations ont vu le jour sur nos premières scènes lyriques. Dans les théâtres d'ordre inférieur, de nombreux succès sont signalés, mais de ceux-là, nous n'avons pas à nous occuper, l'esprit des pièces qu'ils représentent n'étant pas toujours d'un goût irréprochable.

Un certain nombre de conceptions musicales d'une réelle importance se sont produites. Il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur chacune d'elles et voir quelles sont celles qui ont quelques chances de survivre à leur apparition.

Mais à côté de ces brillants essais, de cette joyeuse émulation, une note lamentable a retenti. *L'art vrai* a fait une irréparable perte, et nous ne sommes pas de ceux qui s'en consolent. L'effondrement du Théâtre-Italien est un signe des temps.

Cette école des grandes traditions, la première du monde, il y a quelques années, vient

de sombrer, comme sombrent aujourd'hui tant de choses!

Elle emporte avec elle le secret des Pezzaroni, des Pasta, des Malibran, des Rubini, etc., c'est-à-dire celui de la distinction, de l'élégance, de la perfection du style, de l'art de phraser et surtout des nuances du chant. Le règne des *cris* n'aura plus l'entrave de cette admirable sourdine qui avait nom : Ventadour.

Faut-il espérer que la France, toujours jalouse d'être la première nation du monde, pour les choses d'art et de goût, élèvera un nouveau temple à la musique italienne? En attendant la réponse de l'avenir, jetons des lauriers et des roses sur cette tombe qui ne laisse rien d'amer dans les regrets qu'elle inspire!

L'Opéra-Comique n'a pas mis la main, paraît-il, sur une mine d'or en montant les *Noces de Fernande*, de MM. Victorien Sardou et de Najac. L'auteur de la musique, M. Doffès, s'est trouvé mal à l'aise, sur une donnée vulgaire, un sujet vieilli et un genre d'esprit qui ne convient pas aux habitués de la salle Favart.

Aussi, dans ces trois actes, rien de neuf, rien d'original n'est à signaler, ni dans la mélodie, ni dans l'orchestration. Cependant nous citerons le grand air de *Fernande*, dont l'andante est une des meilleures pages de la partition. A part quelques gentils couplets, quelques plaintives

romances, un chœur, un duo et le finale du premier acte, on peut conclure que c'est un ouvrage sans grande valeur, sans intérêt, et qui, malgré les vaillants efforts des interprètes et le remarquable orchestre de M. Danbé, ne fournira pas une longue et brillante carrière.

Nul doute qu'avec un libretto mieux approprié aux exigences de l'Opéra-Comique, M. Deffès ne prenne bientôt sa revanche, car c'est un compositeur d'un talent estimable, mais qui peut-être réussirait mieux dans l'opérette.

C'était à M. Paladilhe qu'il appartenait de dédommager M. Carvalho de cet échec.

La partition de *Suzanne*, opéra-comique, de MM. Lockroy et Cormon, est une œuvre de talent.

Par une fantaisie inexplicable de l'auteur, cet ouvrage n'a ni ouverture, ni introduction; mais il lui sera facile de remplir cette lacune que l'on a constatée avec regret.

Le premier acte se distingue par une remarquable page symphonique: *l'orage*; par une fine mélodie que chante le ténor Nicat:

Comme un petit oiseau posé sur le chemin;

par les gracieux couplets de Mlle Vauchelet, et par un duo qui renferme une très belle phrase et de charmants détails.

Le second acte n'est peut-être pas à l'abri de toute critique, mais il débute si bien, par un petit chef-d'œuvre vocal et instrumental:

La feuille s'envole,

suivi d'un très beau duo entre Richard et Suzanne, que l'on oublie facilement les parties faibles qui s'y peuvent trouver.

Le troisième acte renferme aussi des pages remarquables: la cantilène de *la Rose*, un chœur traité de main de maître et un trio-duo d'un bon sentiment dramatique. Somme toute, voilà un succès pour tout le monde, car, M. Paladilhe en tête, tout le monde s'en est tiré avec honneur: l'orchestre, les chœurs, les artistes et M. Carvalho dont la mise en scène est toujours irréprochable.

A l'Opéra, M. Victorin Joncières a obtenu un succès d'estime dans les deux actes de *la Reine Berthe*, poème de M. J. Barbier.

D'après les espérances qu'avaient données le succès de *Dimitri*, ouvrage d'une sérieuse valeur, il faut en conclure que l'auteur de *la Reine Berthe* n'a pas trouvé dans le libretto de M. Barbier des situations qui pussent lui permettre de développer toutes ses qualités éminemment dramatiques. On sent que l'inspiration du jeune maître, ensermé dans un cadre trop étroit, n'y peut pas prendre un vigoureux essor.

Il faut à la nature musicale de ce compositeur, des scènes pathétiques, des situations larges, pour qu'il puisse donner la mesure réelle de son talent. Ce n'a n'empêche que, moins bien affirmées

peut-être, ces qualités se retrouvent dans *la Reine Berthe*.

Il faut citer surtout dans cet ouvrage la romance de Berthe:

Refuserez-vous de m'entendre,

un fabliau d'originale facture, et un remarquable duo, pour le premier acte.

L'air du Roi, au second acte, est une page énergique qui fait ressortir d'autant mieux la douce expression des couplets de Berthe:

Va trouver notre fille,

très vivement applaudis du public.

Du reste il faut lire cette musique plusieurs fois, pour se convaincre du talent incontestable de son auteur; ce n'est pas avec une seule audition qu'il est possible de la juger.

Puisque nous avons nommé M. Victorin Joncières, disons encore avec quelle habileté il conduit son orchestre et ses chœurs aux Festivals de l'Hippodrome, dont le succès va toujours grandissant. Félicitons la vaillante phalange dont il fait partie et qui se compose de MM. Massenet, Léo Delibes, Albert Vizentini, etc.

Au théâtre du Châtelet, on a pu apprécier le talent de deux jeunes lauréats qui ont partagé le premier prix au concours de la ville de Paris, l'année dernière.

La première audition qui a eu lieu a été celle de M. Théodore Dubois, *le Paradis perdu*, drame-oratorio en quatre parties. La seconde, effectuée dans les mêmes conditions, a été celle de la symphonie dramatique de M. Benjamin Godard, *Le Tasse*.

Quoiqu'à des titres différents, ces deux ouvrages ont donné la mesure de deux talents naissants qui certainement se manifesteront brillamment dans un avenir prochain.

Au Concert populaire, sous la direction de M. Pasdeloup, a eu lieu récemment la première audition de *Judith*, drame lyrique en trois parties, composé par M. Charles Lefebvre. On assure que c'est une œuvre de talent, mais nous ne l'avons pas encore entendue.

Seulement nous savons que l'auteur du poème de *Judith* est M. Paul Collin, qui s'est déjà fait connaître par de remarquables poésies, pleines de sentiment, et où toujours la rime est au service d'une pensée élevée.

Nous avons annoncé, il y a déjà quelques mois, à nos lectrices la publication de deux ravissantes mélodies-chansonnettes, demi-genre, toujours de bon goût, quoique gai et un peu léger.

Ce genre de productions, qui convient si bien à notre jeune public est assez rare pour que nous nous empressions de les signaler.

Elles viennent de faire leur apparition chez l'éditeur Durand, 4, place de la Madeleine, quoique éditées dans la maison Clot, de Lyon.

Sur deux petits poèmes remplis de finesse,

madame Florine Mouvielle, l'auteur de la musique, a su adapter des phrases mélodiques remplies de fraîcheur et de grâce. Il nous serait difficile de dire si nous préférons la *Jolie Vieille* aux *Merles de Rosette*, mais ce que nous croyons, c'est qu'un succès certain leur est réservé ; malgré l'anonyme gardé par l'auteur des paroles qui est un poète de grand talent, et avec toute l'autorité du nom de madame Mouvielle, l'éminent professeur-compositeur, nous pouvons l'affirmer en toute assurance. MARIE LASSAVEUR.

ALBUM DU PIANO-REVUE

Richement relié et doré sur tranches, renfermant cent morceaux de choix.

Paris, 10 fr. — Départements, 12 fr.

Nous rappelons à nos abonnées que cet ouvrage s'adresse aussi bien aux musiciens de première force qu'à ceux de moyenne ou petite force et que, tous les genres de musique y étant présentés, il acquiert une supériorité sur toutes les collections connues.

On y trouve réunies des œuvres inédites modernes et classiques de nos meilleurs maîtres, des transcriptions d'opéras, fantaisies, rêveries,

mélodies, danses, musique de toutes les écoles et des compositeurs les plus estimés.

Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Chopin, Herold, Gluck, Clementi, F. Schubert, sont dignement représentés dans le « LIVRE D'OR DES PIANISTES ». Tout a été dit sur leurs œuvres grandioses. Mais les délicieuses pages de FÉLICIEN DAVID, *Brises d'Orient*, les *Minarets*, *Adieux à l'Orient*, etc.; mais encore les brillants *Caprices* de KOWALSKI, les *Marches et Romances* de CH. DELIUX, les remarquables transcriptions de HENRY DUVERNOY, CH. DELISLE, les gracieuses compositions de CH. POLLET, les Ouvvertures de LITOLFF, etc., etc., sont également rassemblés dans cet album, et y forment un brillant faisceau musical.

La plupart des valse, polkas, mazurkas et quadrilles sont signés Offenbach, Arban, Marcailhou, Musard, O. Métra, Lamothe, C. Schubert, Magnus, Cœdès, Hubans, etc., tous noms connus et chers au public parisien.

Par suite de dispositions spéciales, prises par l'éditeur, et de l'importance de notre tirage, nous pouvons livrer à nos abonnées dans nos bureaux, au prix de 10 francs, l'album du *Piano-Revue*, renfermant une collection de 100 morceaux, et l'envoyer en France contre réception d'un mandat de 12 francs, à l'adresse du directeur du *Journal des Demoiselles*.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

« Bonjour, sérieuse Florence; comment te portes-tu ?

— Très bien; merci; et toi ?

— Moi, je me porte mal; fort mal, même ! Je souffre d'un malaise physique plein de fièvre et de fatigue. Je souffre d'une excitation morale, au fond de laquelle se glisse un profond découragement. Je souffre d'une torpeur intellectuelle qui n'est pas exempte d'angoisse, car je me sens devenir bête, oh ! mais bête ! Si j'allais rester comme cela, ce serait gentil, n'est-ce pas ?

— C'est trop de souffrances pour que j'y croie, me diras-tu, peut-être; quand on se plaint de tant de choses à la fois, c'est que l'on n'est fortement atteint par aucune.

— Erreur, ô Florence ! c'est comme si tu disais : Quand on saigne par tous ses pores à la fois, on s'en aperçoit si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il reste donc établi que je souffre

pour tout de bon et par bien des points, et tu n'en douteras plus quand je t'aurai dit la cause unique, la cause réelle de mes tortures :

» C'est... le monde ! puisqu'il faut l'appeler par son nom, tout comme la peste !

» Oui, ma Florence, le monde s'impose à moi, le monde m'enlace, le monde m'entraîne, le monde m'absorbe sans que je puisse m'en défendre, lui disputer mes dépouilles et me reprendre un peu ! La position sociale de mes parents, les relations anciennes de ma famille, la nature de mes travaux, tout cela me pousse et me retient dans le tourbillon. Il nous faut hanter les salons administratifs où mon père a le devoir de paraître et de nous présenter. Nous ne pouvons laisser en oubli quelques salons de douairières du faubourg Saint-Germain, où l'on se souvient encore que ma mère est la fille du marquis de ***. Enfin, les milieux artistiques et littéraires où l'on veut

bien me faire fête me sont d'une trop utile fréquentation pour que je n'aie pas y glaner le plus d'épis possible au profit du *Journal des Demoiselles*.

» Mais quelle fatigue pour le corps que ces sorties incessantes, ces veilles de tous les soirs qui hâtent l'agonie de la jeunesse et l'anéantissement de la beauté!

» Quelle pénible gymnastique pour l'intelligence que cette obligation rigoureuse d'avoir de l'amabilité, de l'esprit, du brio même ou l'apparence de tout cela, à jour fixe, à heures réglées, avec tout le monde et partout!

» Quelle pénible hygiène pour l'âme, que ce continuel contact avec le luxe de ceux qui possèdent beaucoup et l'envie douloureuse de ceux qui ne se trouvent pas assez riches! Les uns et les autres rivalisent de prétentions et d'efforts, et la scène du monde sur laquelle ils se trouvent aux prises devient une arène où la plupart des combattants reçoivent de nouvelles blessures. Et cependant, pour le spectateur novice, la fête reste une fête et ne dénégre pas en bataille; les mensonges et les trahisons s'y cachent sous le sourire et sous la louange; la trace des larmes est dissimulée par le fard du visage; le bourreau frappe dans un serrement de main, et la victime succombe sans interrompre la valse qui l'entraîne!

» Nous, que l'expérience attriste avant l'âge, nous sommes frappés par les dissonnances de ce chœur fantastique; nous y voyons clair; nous entendons juste, et le monde ayant perdu son prestige à nos yeux, nous renonçons à en attendre ce qu'il ne peut plus nous donner; et tout en restant chargés des chaînes qu'il nous a rivées, nous nous demandons si leur poids a toujours été aussi lourd... Qu'en penses-tu, Florence?...

» Pour moi, j'imagine que l'envie, le mensonge, l'orgueil et les autres fécondes semences répandues par le diable sont de tous les temps et de tous les lieux; je crois qu'elles germaient sous les pas des danseurs de la chacone et de la pavana, et qu'elles portaient leurs fruits entre la gavotte et le menuet tout comme aujourd'hui... Les ambitions déçues plissaient le front des hommes sous la perruque bouclée, à la lueur des lustres, quand régnait le roi-soleil, autant que de nos jours; et les espérances trompées déchiraient le cœur de nos aïeules sous le « corps baleiné » au son joyeux de l'orchestre et au murmure des flatteries... C'était alors néanmoins ce qu'on nommait le bon temps, le bon vieux temps... pour quoi ce qualificatif?

» Ah! c'est qu'il offrait des compensations, ce bon vieux temps! s'il pleurait d'un œil, de l'autre il riait franchement. Les amours-propres froissés sur les vastes scènes se consolaient dans les petits cénacles d'amis, dans les réunions de famille où la gaieté s'épanouissait sans contrainte; et le rapprochement, l'intimité, faisaient tomber

des préventions injustes, auxquelles succédaient souvent l'estime et l'amitié.

» En ce bon vieux temps, ces rapprochements se renouvelaient journallement, parce qu'ils étaient faciles.

» Pourquoi ne le sont-ils plus?

» Demandons-le à l'amour du luxe, au besoin de paraître et de briller qui entravent aujourd'hui notre sociabilité. Nous ne recevons plus nos hôtes pour leur faire passer une agréable soirée, pour leur laisser un riant souvenir; non: nous les convions à venir admirer notre luxe, s'inspirer de notre folie et souffrir, si elle dépasse la leur! Que c'est donc aimable, hospitalier, chrétien! et quel plaisir extrême procure cet échange de procédés hospitaliers!

» J'ignore si nous reviendrons aux saines traditions d'autrefois; si la simplicité dressera de nouveau nos tables et y mettra le couvert; si la restriction des besoins et la modération des désirs éteindront ces rivalités qui enfantent la malveillance; mais je vois trop les conséquences graves de ces causes prétendues frivoles pour ne point crier casse-cou. Sans doute, personne ne daignera m'entendre, et je subirai le sort de la pauvre Cassandre, qui ne pouvait convaincre aucun de ses auditeurs, habitués à lui crier: « Vous radotez, ma bonne! » Mais j'aurai du moins une satisfaction de conscience: celle de répéter aux passants, ou plutôt aux passantes qui s'égarent inconsidérément, le nez au vent, et les yeux à l'aventure: « Prenez donc garde, il pleut des tuiles sur le trottoir où vous errez! »

Cependant, j'ai autre chose encore à leur dire, à ces jolies passantes insoucieuses et si je lance vers l'horizon quelques fâcheux pronostics ainsi qu'un oiseau de mauvais augure, je sais faire autre chose que hululer!

Arrêtez-vous donc un instant à ma voix, chères passantes du *Journal des Demoiselles*, pour que je vous annonce... Ah! grand Dieu! combien de figures nouvelles, combien de visages inconnus! A contempler tous ces astres récemment apparus, on se croirait en pleine voix lactée. Et dire que c'est toi, Florence, toi-même en personne naturelle, qui as allumé ce rayonnement, toi qui as opéré ce prodige!... Oui, mon amie, tes sages conseils ont porté leurs fruits, ou plutôt leurs fleurs, car j'aime autant comparer les nouvelles venues à des lis et même à des roses qu'à des pêches; les abonnées d'hier qui ont des oreilles pour entendre ont compris qu'une intelligente propagande est autant de leur intérêt que du nôtre; elles nous ont renvoyé nos bulletins signés, en les accompagnant souvent de beaucoup d'autres, et les abonnées d'aujourd'hui nous permettent de faire un pas de plus dans cette voie de progrès où, nous l'espérons, les abonnées de demain nous verront marcher d'un pas plus hardi chaque jour.

En voici pour preuve une des annexes de ce nu-

méro. Que diras-tu, Florence, toi qui t'y connais, de ce dessin correct, ferme et gracieux à la fois? de ce coloris chaud, mais délicat? On a des souvenirs de Van Huysem, ou du peintre Saint-Jean, n'est-il pas vrai, devant ces fleurs que les abeilles croiraient vivantes? et pas une de vous, certainement, ne voudra priver son piano de cette élégante décoration.

Et puis, quel attrayant travail!... les doigts entraînent souvent l'esprit à leur suite, il faut le reconnaître : en tricotant les gros bas de laine destinés aux pauvres, nous songeons salutairement à leurs misères; en faufilant le « chiffon » qui nous parera, nous entrevoyons le succès, et il nous monte au cerveau des bouffées de vanité. Mais tandis que, frileusement enveloppées, les pieds entre les chenets comme Cendrillon, nous tirerons activement l'aiguille, au bruit du vent qui pleure et de la pluie fouettant les vitres, nos

yeux fixés sur ces fleurs charmantes retrouveront en elles une image saisissante de leurs sœurs parfumées; le souvenir des souriantes matinées de printemps passées à la campagne, nous ensoleillera l'esprit... nous croirons respirer le parfum des foin coupés, entendre les chants des moissonneurs ou le joyeux brouhaha des vendanges. Quels gais tableaux, ma chère Florence; et qu'il fera bon les opposer aux froides maussaderies de l'hiver!

Assortissons donc bien vite nos laines et nos soies; choisissons notre drap et mettons-nous à l'œuvre! Il y aura certainement émulation entre nous toutes et cette émulation, je n'en doute pas, fera surgir de petits chefs-d'œuvre.

En attendant que le tien se produise au grand jour, je t'embrasse avec toute la tendresse de ta

JEANNE.

MOSAIQUE

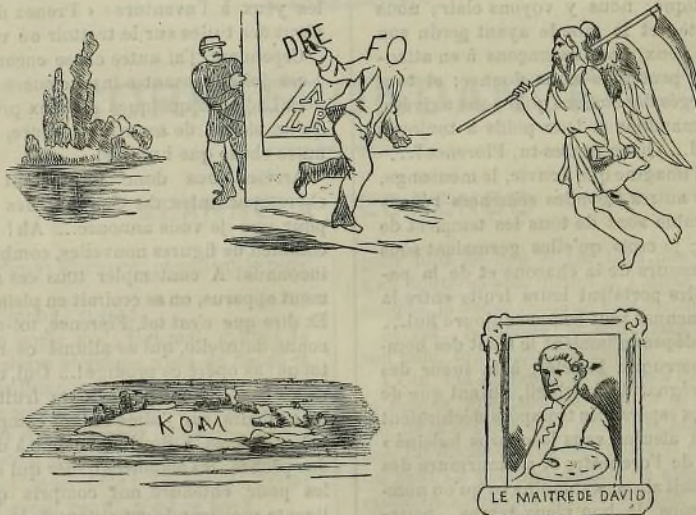
Fait-on une chose uniquement pour son plaisir, presque toujours on reconnaît qu'on n'en a pas eu pour sa peine et pour son argent.

M^{me} Swetchine.

Comparer ce qu'il y a de mauvais dans son existence avec ce qu'il y a de bon dans celle des autres est la commune injustice.

Ch. Rozan.

RÉBUS



Le mot de la charade contenue dans le numéro de Janvier est : Marionnette.
Explication du Rébus de Janvier : L'espérance est la fortune du malheureux.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9-180 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 61.